L'ART

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

PAR

EDMOND & JULES DE GONCOURT

TROISIÈME ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE
ET ILLUSTRÉE DE PLANCHES HORS TEXTE

QUATORZIÈME FASCICULE

PRUDHON

XIV

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT

1883



L'AUTOMNE

PRUDHON

I

UAND l'inspiration de Watteau disparut de notre école ; quand le XVIIIe siècle fut rejeté dans le passé, avec ses mœurs, ses idées, ses modes et ses goûts ; quand ce grand renouvellement de l'âme d'une nation et de la pensée d'un peuple, une révolution sociale, appela les arts à un nouvel avenir en déplaçant leur idéal, deux hommes se rencontrèrent en France qui, avec des aptitudes opposées, un tempérament contraire, des fortunes différentes, tentèrent de ramener la peinture aux leçons de l'antiquité, rappelée ou plagiée par les hommes, par les événements mêmes de leur temps.

Le premier retournait au génie antique par Winckelmann, aux lignes antiques par des académies anatomiques. Il peignait les Horaces et Brutus, il croyait retrouver Rome en restituant une forme de fauteuil ou le dessin d'un glaive : c'était là ce qu'il appelait lui-même « le style antique ». Plus tard il reconnaissait que les Romains n'avaient été que des demi-barbares auprès des Grecs : il quittait le style romain, il cherchait le *grec pur* en copiant des statues qu'il ne se cachait pas de reproduire religieusement dans ses tableaux. De ce « grec pur » sortait « l'Enlèvement des Sabines ». Plus tard encore, entraîné à la suite de la petite société des « penseurs » de son atelier, il se tournait vers les primitifs grecs, vers les primitifs gothiques ; et quel tableau sortait de cette inspiration du senti-

ment naïf, si innocemment antiacadémique, des œuvres qui dans toute école annoncent le beau en semblant l'enfanter ? « Léonidas aux Thermopyles ». Imagination sèche et déclamatoire, main patiente mais non inspirée, conscience hésitante, dessinateur pénible et matériel, incapable de rien dessiner sans le modèle, et auquel rien n'apparaissait dans l'ensemble de la vision intérieure, c'était toujours par le décalque et la copie qu'il s'approchait de l'art antique, dont il croyait embrasser l'âme lorsqu'il n'en embrassait que le squelette.

Cet homme, gâté par les adorations de l'admiration publique, immortel de son vivant, était proclamé, par le goût et aussi par les passions des contemporains, le restaurateur de l'antiquité : c'était David.

A l'écart, dans l'ombre, il y avait un peintre que David appelait avec mépris « le Boucher de son temps ». Cependant celui-ci portait dans la tête la Grèce et les dieux. Il n'arrachait pas lambeau à lambeau les beautés de l'art antique; il les trouvait dans son âme, elles rayonnaient sous sa main. L'intuition était sa science. Sans modèle, il animait ses créations avec le mouvement et la lumière de la vie, il faisait courir le sang sous la chair, et la divinité dans ses personnages. Les statues sacrées marchaient et respiraient sous ses pinceaux, comme des marbres sortis de terre qui prendraient leur essor dans la peinture d'une Renaissance. Et le génie de l'antiquité allait une dernière fois revivre dans son Œuvre. Mais le nom de ce peintre ne devait être populaire que pour la postérité : il s'appelait Prudhon[1].

II

Le 4 avril 1758, Pierre Moreau, marchand épicier de la ville de Cluny, et dame Mutin, épouse de François Blais, marchand de ladite ville, présentaient au baptême un pauvre enfant né le jour même : c'était le dixième fils de Christophe Prudhon, tailleur de pierres, et de Françoise

1. Je conserve l'orthographe consacrée du nom de Prudhon qui n'a pas plus de raison de s'écrire Prud'hon que Prudon.

Piremol, Pierre Prudhon [1], qui plus tard, sur son acte de mariage, signera Pierre-Paul, du nom de son second parrain : Rubens.

L'enfant du tailleur de pierres grandit comme les enfants du peuple, à la dure, au froid, au chaud, et faisant de misère bonne santé. Mais il grandit aussi, couvé par le cœur d'une mère qui apportait dans son affection maternelle, dans ses caresses pour le dernier venu de ses enfants, les plus rares délicatesses de sentiment, les plus douces tendresses, et ces baisers qu'ignorent d'ordinaire les enfants du pauvre. Toute sa vie, Prudhon devait se ressentir de cette éducation d'amour qui, en donnant à son âme, naturellement sensible, la tendresse, l'expansion, la douceur, le dévouement d'une âme de femme, le livra, sans défense, aux blessures de la vie, aux déceptions des illusions et aux tourments des affections humaines [2]. Les années passaient, et le petit garçon allait, avec les autres enfants pauvres de la ville, dans les forêts des bénédictins, ramasser le bois mort pour le feu du souper; éveillé, mutin, hardi entre tous, et montrant sous ses haillons, dans l'ombre des grands bois, une physionomie où l'intelligence commençait à s'éveiller, où l'avenir semblait déjà mettre une promesse.

Souvent le prêtre s'attache à l'enfant par une protection paternelle, par une paternité morale. Beaucoup des gloires de l'ancienne France, la France les doit à ce besoin d'adoption de l'homme qui vit dans le célibat

1. Voici l'acte de baptême de Prudhon :

« Ce jourd'hui (4 avril 1758), je prêtre curé de la paroisse de Saint-Marcel-de-Cluny, ai baptisé Pierre, fils de Christophe Prudon, tailleur de pierre, et de Françoise Piremol sa femme, né ce même jour. Son parrain Pierre Moreau, marchand épicier, et sa marraine dame Ursule Mutin, épouse de François Blais, marchand de drap. Tous de ladite ville. »

2. Une lettre que Prudhon écrira en 1785 à Fauconnier pour le consoler de la mort de sa mère est une révélation de la douceur de son enfance et du retour qu'y faisaient bien souvent ses souvenirs :

« *...Que vous dirai-je, mon ami? J'ai éprouvé comme vous le même malheur. J'ai perdu en quatre mois un père et une mère qui m'aimaient tendrement. Bien plus, il ne m'est resté que des frères et des sœurs en qui j'ai trouvé moins d'affection et plus d'indifférence que dans des étrangers. A l'âge où j'étais alors, il m'était bien dur de n'avois plus personne qui s'intéressât à ma jeunesse; cependant il a fallu boire le calice jusqu'à la lie! D'autres malheurr survinrent; on retira ma pension. Je restai donc sans fortune, sans secours, sans talent: de plus ingénu, timide, confiant, ne connaissant pas le monde, et enfin abandonné à moi-même. Que de petites misères, et qui étaient bien grandes pour moi, il m'a fallu essuyer! Par combien de situations embarrassantes il m'a fallu passer! Combien de fois il m'a fallu être dupe de ma bonté et combien j'ai trouvé qui en ont abusé! Quelle comparaison de ce temps avec celui que j'ai passé dans la maison paternelle.* » (Lettre appartenant à M. Pelée, publiée par M. Clément.)

et ne peut être père. Le curé de Cluny était un de ces hommes d'Église qui se font les pères du génie d'un enfant. Voyez son portrait : ses cheveux gris, son beau front que les rides rayent sans le creuser, son regard clair tempéré de bienveillance, son nez large et bien ouvert, cette bouche qui sourit tranquillement, cette face intelligente de Bourguignon qui dit, par toutes ses lignes, santé, bonté, droiture, vous devinerez quel protecteur et quel ami ce dut être pour le petit Pierre Prudhon que le curé Besson. Il fit de l'enfant son enfant de chœur et son élève, il lui donna lui-même les principes rudimentaires de toutes choses ; puis, se défiant de lui-même et sentant s'agiter quelque chose d'inconnu dans cette petite cervelle, il envoie le fils du tailleur de pierres à l'abbaye, et obtient pour lui des leçons des moines de Cluny.

Prudhon entre donc dans cette abbaye de Cluny, dont la double église était grande, à vingt pieds près, comme Saint-Pierre de Rome. Il vit dans ce monde de pierre et de marbre, de colonnettes historiées, de vitraux, de statues, de boiseries, de tapisseries. Il demeure ébloui devant cette chapelle de Bourbon, un trésor de magnificence, dont les chapiteaux portaient douze statues d'argent. Sa pensée et ses yeux se perdent dans cette coupole de l'abside, où le drame et le peuple de la Bible s'agitaient sur un fond d'or. Et soudain, au fond du pauvre enfant, c'est comme une lumière confuse, comme un lointain appel, une aspiration encore inconsciente, une volonté pleine de trouble qui remue en lui. A mesure qu'il s'abîme dans la contemplation de toutes ces choses animées par la main de l'homme, sous ces voûtes rayonnantes d'images, au milieu de ces murs peuplés de formes, il sent monter en lui, impérieuse, indomptable, l'ambition d'être, lui aussi, un sculpteur, un peintre : sa vocation lui apparaît. Alors ses cahiers d'étude se couvrent de croquis qui prennent la place du latin ; de son canif il fouille et travaille le bois et tout ce qui lui tombe sous la main, — le savon même d'où il fait, un jour, sortir toute une Passion qui l'étonnera plus tard, à son retour d'Italie. La peinture surtout le tentait. Il pressait le suc des plantes et des fleurs, il se fabriquait des pinceaux avec des poils ramassés sur les harnais des chevaux, et il peignait. Mais quel dépit, quel désespoir de ne pouvoir arriver au ton, à la vigueur des tableaux de l'abbaye ! jusqu'au jour où ce mot d'un

moine : « Vous ne réussirez pas : ils sont peints à l'huile, » l'éclairait comme une révélation. Il retrouvait, il inventait la peinture à l'huile.

Chez M. Marcille, dans cette collection qui est l'histoire du talent de l'homme depuis ses bégayements jusqu'à sa maturité triomphante, on retrouve une des premières peintures à l'huile du jeune peintre. Cela représente, enguirlandés de grosses roses rouges, et s'échappant des deux côtés d'un mascaron, tous les chapeaux qui coiffaient en ce temps la Bourgogne civile et militaire, en négligé du matin ou en tenue de gala. Sur le devant, chapeaux et tricornes galonnés d'or; à droite, couvre-chefs noirs à larges bords lisérés d'un ruban blanc et rouge, et grands chapeaux clabauds; à gauche, chapeaux ronds et feutres blancs emboîtés les uns dans les autres en pyramide. Au milieu de l'encadrement formé par tous ces chapeaux, l'on voit une espèce d'antre, où deux ouvriers farouches, en bras de chemise et dans la vapeur de l'eau, raides comme des figures de l'art byzantin, travaillent et apprêtent le feutre... Le peintre, qui ne devait, plus tard, tracer au-dessous de ses toiles que la légende des fables de l'Olympe et des allégories morales, a écrit : *Charton, marchand chapelier, vend toutes sortes de chapeaux fins et autres,* au bas de ce panneau peint brutalement, selon les plus naïves et les plus grossières traditions de la peinture d'enseigne. A peine si, en cherchant bien, l'on débrouille les premiers tâtonnements du futur coloriste argentin dans quelques égratignures de lumière, quelques minces traînées de blanc sur les chemises des deux hommes.

Cette curieuse peinture, et encore deux griffonnages, pauvres croquis de commençant dont la main hésite et tremble devant la nature, et que l'on donnerait à un misérable élève de Schenau : une femme qui file au rouet, et une petite fille qui donne la bouillie à sa poupée, gravés en *fac-similé* par le baron de Joursanvault, — tels sont les premiers essais où Prudhon se cherche lui-même, et poursuit, avant l'heure, son génie. Regrettons deux tableaux perdus de ces premiers commencements. Peut-être la veine de Callot nous eût-elle été révélée dans Prudhon par ces deux portraits de Pierrot le Bavoux et de Gothon Bibi, deux mendiants, vieux compagnons de ses courses dans les bois, qui devaient, j'en réponds rien qu'à la couleur de leurs noms, être de glorieux gueux, des types de ces mendiants de la grande race, vivant du pain de nos anciennes abbayes.

Ces premiers travaux de Prudhon, l'obstination de ses efforts, sa furie de dessin, étonnaient et intéressaient les moines, qui parlaient de lui à Mgr Moreau, évêque de Mâcon; et le jeune homme était envoyé par Mgr Moreau à Dijon, à l'école de dessin de M. Devosge, dont les quelques tableaux gravés montrent, chose bizarre, tout à la fois l'inspirateur et l'élève du genre de Prudhon.

Puis, au bout de longues et patientes études, quand il commençait à ramasser ses forces et à mesurer son élan, Prudhon était rappelé à Cluny. Le jeune homme avait laissé derrière lui une de ces liaisons que nouent, en dehors de la sympathie et de la parité des âmes, l'âge et le tempérament. Quand l'homme eut reconnu tout ce qui manquait à celle qu'il avait aimée pour être à la mesure de son cœur, à la portée de ses rêves, quand il eut compris son infériorité morale, et l'impossibilité d'élever jusqu'à lui cette créature vulgaire, il ne se crut pas délié d'un devoir de réparation, il ne voulut pas se dérober au mariage. Le bon curé Besson[1] bénit donc, le 17 février 1778, le mariage de son protégé avec la fille d'un notaire royal, qui ne donnait rien à sa fille pour se marier, et qui ne devait lui laisser guère plus à sa mort. Pauvre mariage[2], où l'élève de l'Académie de peinture et de sculpture de la ville de Dijon n'eut pour témoins qu'un tisseur en toile et les trois clercs de l'étude de son beau-père.

Cette malheureuse union semblait briser l'avenir de Prudhon. Enlevé à ses études de Dijon, cloué dans sa petite ville natale, lié à son ménage, découragé de toute grande espérance, abaissé à un métier de gagne-pain, ne voyant d'autre carrière devant lui que la carrière d'un pauvre peintre de portraits et d'enseignes, il rencontrait par bonheur une protection qui le sauvait du désespoir, un protecteur qui, en l'encourageant, en le soutenant de compliments, en lui commandant des dessins, en mettant un prix

1. Le portrait du curé Besson est dans la collection de M. Eudoxe Marcille. M. Clément le croit peint pendant le passage de Prudhon à Cluny, en revenant de Rome et avant d'aller à Paris. Dans le même temps, il aurait peint un portrait de M. Landel, industriel dijonnais, qui le paya en nature, avec deux couvertures de laine de sa fabrication. (*Prudhon. Sa Vie, ses Œuvres et sa Correspondance*, par Charles Clément. Didier et Cie, 1872.)

2. Prudhon eut de son mariage avec Jeanne Pennet, de 1778 à 1796, cinq enfants : quatre garçons et une fille. Le baptême de Jean Prudhon, le fils aîné du peintre, est du 27 février, juste dix jours après son mariage.

à tout ce qui sortait de sa main, le défendait contre les tentations du doute et lui rendait la confiance en lui-même : j'ai nommé le baron de Joursanvault, chevau-léger de la garde du Roi, habitant Beaune, cette belle et noble figure d'amateur provincial esquissée dans ces lignes du graveur Wille : « Il a établi une espèce d'académie dans sa maison, il s'exerce dans les arts, et fait du bien aux jeunes gens qui marquent de l'inclination pour les talents[1]. » Digne patron de Prudhon[2], ce protecteur de tant de cœur, qui appelait *mes enfants adoptifs,* les jeunes artistes qu'il aimait ! C'est auprès de lui que Prudhon vint chercher ses consolations : c'est à lui qu'il confie ses tristesses, ses luttes, ses embarras, ses aspirations et ses projets déçus : c'est à M. de Joursanvault que le peintre écrit :

Monsieur,

Vous aurés sans doute de la peine à me pardonner mon insoutenable paresse à répondre à la lettre dont vous m'avez honoré; j'avoue mon tort et mérite tout votre ressentiment à cet égard; cependant daignez oublier ma faute et rappelez vos anciennes bontés en ma faveur. Puis-je aussi me flatter, monsieur, que vous ne dédaignerez pas mes respectueux hommages et les vœux que je fais en ce nouvel an pour tout ce qui peut intéresser vos plaisirs et votre félicité? j'ose attendre cette faveur de votre indulgence.

Je travaillai hors de Cluny, lorsque vous me fîtes la grâce de m'écrire, et croyant, mes travaux finis, aller passer l'hiver à Dijon, j'espérois avoir l'honneur de vous voir à Beaune, mais la fortune qui se fait un plaisir de m'être contraire en a à mon grand regret décidé autrement. Vous me menacez dans votre dernière lettre de la perte de votre amitié, ce seroit pour moi le dernier des malheurs, j'ai plus que jamais à cœur de me conserver votre bienveillance, de grâce ne me la refusez pas! laissez-vous fléchir à mes prières, rappelez-vous la promesse que vous m'avés fait de ne m'abandonner jamais!... Que je regrette bien sincèrement de n'avoir pas suivi vos sages conseils! qu'ils m'étoient utiles! que j'étois aveugle! et que j'en ai peu profité! si du moins je pouvois encore répa-

1. *Mémoires et Journal de Wille,* 1857. T. II.

2. La maison de Cluny, habitée par Prudhon, a gardé jusqu'à ces années dernières, au-dessus de sa grande cheminée, une peinture de jeunesse, lithographiée par M. Pelliat. La tradition rapportait que le buste figuré dans le médaillon désigné et soutenu par les cariatides, était un portrait de M. de Joursanvault, dont la reconnaissance de Prudhon avait fait une espèce de dieu lare de son pauvre foyer.

rer ma faute! mais il n'est peut-être plus temps..., que je suis malheureux! ayant amassé quelque argent, j'avois projeté d'aller continuer mes études à Dijon jusqu'au temps du concours pour l'Italie, mais malheureusement, une personne m'ayant prié de le lui prêter pour quelques jours, je n'osai le lui refuser et actuellement je ne puis rien en retirer. Je me vois par là hors d'état d'effectuer mon projet et contraint de passer le gros de l'hiver dans mon maudit païs; si vous voulés, monsieur, m'y envoyer des planches, quelques pointes et du vernis dont on se sert pour l'eau-forte, je vous y graverai des sujets de ma composition ou autres, enfin tout ce qu'il vous plaira, ce sera si vous souhaitez à compte de la somme dont je vous suis redevable, car je ne suis pas présentement à même de vous la rendre en argent, ou si vous aimez mieux des dessins lavés ou à la mine de plomb, je vous en ferai...

Je réitère mes prières pour obtenir mon pardon de votre bonté; monsieur, accordés moi-le, je vous conjure, et croiés que je suis avec les sentiments les plus respectueux et le plus parfait dévouement,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

PRUDHON P.

Je vous prie d'assurer mesdemoiselles Dembrun de mes respectueux devoirs et de leur souhaiter de ma part tout ce qui peut remplir leur souhait[1].

A Cluny, ce 8 janvier 1780.

Cluny, ce 4 mars 1780.

Monsieur,

Votre charmante lettre m'a comblé de joie et de plaisir; vous m'assurez donc que je suis redevenu votre bon ami, que vous seriez peiné de rompre le vœu que vous en faites, eh bien, moi, pour vous en témoigner ma vive reconnaissance, je veux faire mon possible pour m'en conserver éternellement le titre.

Il faudrait que je fusse singulièrement bizarre pour me brouiller avec vous pour les justes raisons que vous avez de ne m'aider ni de me conseiller dans mon voyage projeté à Dijon, assurément je me voudrais mal d'en avoir eu seulement l'idée. Cependant je crois, Monsieur, vos craintes pour Naigeon un peu hazardées, et votre prévention pour mon médiocre et très médiocre talent un peu forte, car n'ai-je pas tout lieu de craindre qu'un travail de trois ans après d'excellents modèles et sous un maître éclairé, ne l'ait mis ainsi que beaucoup d'autres bien au-dessus des faibles efforts que je pourrai faire pour me distinguer dans le

1. Je ne donne pas l'orthographe fautive des lettres du jeune peintre.

concours? Je ne vois pas, il est vrai, de moyen, quoique très douteux, plus prompt pour sortir de ma situation actuelle que ce concours de Dijon; mais ne crains-je pas aussi, et avec raison, de n'y faire que des tentatives infructueuses, et trois années perdues ne me donnent-elles pas de justes appréhensions et malheureusement trop bien fondées? La seule raison qui m'engage fortement à ce voyage, ce sont les études que je serai dans le cas et à portée de faire et qui, je crois, ne me seront pas inutiles.

Parlons un peu d'autres choses. Vous m'enhardissez, Monsieur, et je redoublerais avec ardeur mes instances pour vous engager à venir à Cluny, si je ne consultais que mon cœur, et si je ne craignais aussi de vous incommoder, car je préférerai toujours, quoi qu'il m'en coûte, votre commodité et vos goûts à mes désirs, quelque violents qu'ils puissent être; cependant, je ne puis m'en tenir là quand je pense au plaisir de voir deux amis et un bienfaiteur; allons, monsieur et mademoiselle, faites-moi cette grâce sans répugnance, venez-y; mon beau-père, ma belle-mère, mon épouse la désirent également et joignent leurs instances aux miennes pour obtenir de vous cette grande faveur; vous voyez, monsieur, mon cœur l'emporte et me fait déjà oublier que vos goûts et votre volonté doivent être les miens.

Je commence aujourd'hui votre gravure que je soignerai du mieux qu'il me sera possible; vos observations à l'égard de Cipris (sic) *et de la tombe sont fort justes et je m'y conformerai dans l'exécution de la planche.*

Donnez-moi s'il vous plaît et au plus tôt les nouvelles de votre santé, qui m'intéresse infiniment. Je crois que ces diables de rhumes tiennent tout le monde, car à Cluny on en est assommé.

Je suis, Monsieur, avec tout le dévouement et le respect possible.

Votre très humble et très obéissant serviteur,

PRUDHON, peintre.

Mille choses de ma part à mademoiselle Dembrun[1].

Cette liaison de patronage et de reconnaissance dura ainsi pendant des années entre M. de Joursanvault et Prudhon, qui continuait à s'occuper, pour son protecteur, de menus travaux de dessin[2] et de pein-

1. *Archives de l'Art français.*

2. A ce temps d'intimité de Prudhon avec M. de Joursanvault se rattache une curieuse illustration. M. de Joursanvault avait écrit une *Méthode pour la basse;* Prudhon fit, à l'encre de Chine, une série de douze petits dessins où, prenant tantôt pour modèle M. de Joursanvault

ture dont on retrouve un échantillon dans la collection de M. Grand. C'est un petit tableautin, touché comme la plus fine miniature, qui représente M. de Joursanvault en habit militaire, couronné par la Beauté, au milieu d'un Olympe allégorique : l'Olympe des allégories commençait déjà à visiter l'imagination de Prudhon.

On ne baptiserait guère la toile du nom de Prudhon sans cette lettre d'envoi, si curieuse à tant d'autres titres pour la biographie du peintre. C'est la confession des pensées, la confidence de l'âme de Prudhon en 1780, et ne semble-t-il pas qu'on y entende le cri de ses ambitions et de son génie qui étouffent à Cluny et appellent Paris?

Monsieur,

Je ne suis point de votre sentiment, je trouve votre charmante lettre trop courte, et d'autant plus qu'il y avoit déjà longtemps qu'il me tardoit d'en recevoir, n'ayant pas de plaisir plus sensible que l'honneur de votre entretien, ne fût-il que d'une ligne ou d'un instant. Voulez-vous me permettre de vous dire, Monsieur, que vous me flattez un peu trop, soit au sujet du tableau que je vous ai fait, soit à celuy des gravures que j'ai eu et que j'aurai l'honneur de vous faire; je suis bien charmé que votre indulgence trouve passables les petits ouvrages qui sortent de ma main; mais qui me répondra que je ne me laisserois pas éblouir des choses trop flatteuses que vous dites en ma faveur, surtout en me le répétant à moi-même? Je crains bien ma foiblesse, et si mon peu de mérite ne m'étoit bien connu, c'en seroit peut-être déjà fait.

Sçavez-vous que j'ai aussi une grâce à vous demander? toujours des graces! je crains bien de vous fatiguer, mais non, celle-ci est d'un genre soutenable, c'est de me laisser sortir de mon maudit païs après que j'aurai exécuté les ouvrages, soit peints, soit gravés, prescrits dans votre lettre, outre que j'y perds un tems précieux que je regrette, je m'y ennuie au delà de tout ce qu'on peut dire, et je ne puis y rester plus longtemps sans prendre sur mes jours. Laissez-moi aller à Paris, Monsieur, c'est là où non seulement je pourrois vous faire des ouvrages plus dignes de vous et de moi, mais où je serai à même de ne perdre aucun moment et de me perfectionner de plus en plus; j'oserai seulement vous demander

père, tantôt M. de Joursanvault fils, tantôt le curé de l'endroit, il donne consciencieusement et spirituellement figurés la position de l'avant-bras et les mouvements des doigts sur les cordes de l'instrument. Ces dessins, sauf un seul qui est en la possession de M. Mouilleron, appartenaient à M. Teinturier.

pour ce païs-là votre protection et quelques-unes de vos connoissances, et j'espère bien que vous n'aurez pas à regretter de m'avoir accordé l'une et procuré l'autre. Voici quelles seront les études que j'y ferai le plus particulièrement : j'y dessinerai beaucoup 1° d'après l'antique pour prendre de belles formes, d'après l'anatomie pour en connoître les précisions, d'après nature pour en saisir les finesses et réduire, si je le puis, le tout dans mon dessin; 2° je comparerai ensuite l'un avec l'autre, soit pour en connoître les rapports, soit pour en démêler les défectuosités. Outre ce, je consulterai souvent les grands maîtres, tels que Raphael, Titien, Rubens, etc., les uns pour les graces, l'élégance du dessein, la finesse et le naturel sublime de l'expression; les autres pour l'art ravissant du coloris, la belle ordonnance de la composition, la magie du clair-obscur, etc., etc. Enfin je tâcherai de tirer parti du tout, suivant la portée de mon génie. Qu'en pensés-vous, Monsieur? il me tarde de mettre à exécution toutes ces choses; plus la violence de mon désir me presse, plus je m'ennuie à Cluny.

Ici Prudhon fait, en dix points longuement déduits, la critique du petit tableau en miniature qu'il envoie à M. de Joursanvault, et dont nous avons parlé. Il parle sans feinte modestie, et comme avec un pressentiment de ce qu'il pourra faire plus tard. Il reprend :

Je me réserve de vous en faire un autre de même grandeur et plus présentable, car je suis jaloux qu'une personne qui m'honore de son amitié ait de moi quelque chose de passable : ce ne sera point à Cluny, où le regret de perdre mon temps et l'ennuy d'y rester m'excèdent, ce qui me rendroit incapable, si j'y demeurois plus longtemps, de rien faire de bon; mais ce sera à Paris où je verrai de belles choses qui me rendront tout de feu et que je tâcherai d'imiter dans mes ouvrages; je me réjouis de vous en envoyer, lorsque j'y serai, vous verrés mes progrès.

Quand je pense à ce païs ou à Rome, l'impatience et le désir d'être dans l'une ou dans l'autre ville m'emporte. En allant à Paris et passant par Beaune, j'y ferai, si vous voulez me le permettre, votre buste seulement et celui de mademoiselle, pour emporter avec moi, afin de les copier sur le tableau que j'exécuterai. Vous me permettrès aussi, Monsieur, de vous faire cadeau de ce tableau pour pouvoir vous témoigner de quelque façon ma reconnoissance.

Vous nous faites donc espérer que nous aurons le bonheur de vous posséder à Cluny : quel sensible plaisir pour moi de voir un ami (permettez-moi ce terme) pour qui j'ai l'attachement le plus intime, mais je suis bien aussi mortifié d'être privé de mademoiselle Dembrun; ma joie auroit été entière si vous étiès venus tous les deux.

Vous me parlez de payement; qui sait mieux que vous, Monsieur, le prix qu'on met à ces sortes d'ouvrages; permettez-moi de me rapporter à ce que vous trouverès bon, cette demande de prix de votre part me peine à l'infini, et si ce n'étoit le besoin, je ne souffrirois pas seulement que vous m'en parlassiez, car réellement c'est me peiner de me le dire et je m'estimerois trop heureux de faire quelque chose qui pût vous faire plaisir.

Votre petit Jannot est en bonne main, c'est sa maman qui le nourrit, il est gras comme un petit cochon et méchant comme un petit diable.

La lettre finit par ces lignes, où l'on retrouve, sous la plume de l'ancien élève des moines de Cluny, l'esprit de l'opinion publique du temps et les premiers murmures de la Révolution contre les ordres religieux :

Ce frère Placide, c'est un vilain; je n'en suis pas étonné, il ne tiendroit pas de la race monastique, je lui ai dit cent fois de faire vos clefs, le drôle n'a jamais eu le tems, il a bien eu celui de boire votre vin. Je vais lui faire voir votre lettre à cet article et lui demander absolument vos clefs, je l'avertirai d'ailleurs que vous venez bientôt à Cluny et que vous ne manquerés pas de lui chanter la grêle.

A l'égard des vieux papiers et parchemins, ils ne sont point communs à Cluny; pour peu qu'on en ait, on en fait des couvertures de pots; on ne pourroit en trouver que chez Messieurs les Bénédictins, qui non contents de leurs titres et de leurs droits, ont usurpé tous ceux de la ville, mais les coquins ne relâchent rien... [1].

Les prières, les impatiences de Prudhon, la vivacité et l'élan de ses jeunes espérances touchaient et gagnaient M. de Joursanvault, qui fournissait au jeune peintre les moyens d'aller à Paris, et Prudhon partait pour cette terre promise de la fortune et de la gloire. Il arrivait à Paris, précédé d'une lettre de recommandation adressée par l'excellent baron à son ami Wille, et qui montre la patiente et l'intelligente étude que le protecteur avait faite de son protégé, l'intérêt paternel avec lequel il avait interrogé son caractère, les craintes, les terreurs avec lesquelles il confiait à Paris cette nature tendre et facile aux tentations, cette âme faible, impressionnable, sensible, sans défense contre l'entraînement. Et de quelle voix

1. *Archives de l'Art français.*

pleine d'émotion il adjurait et priait Wille d'accueillir, de guider, de s'attacher et de sauver des périls de la grande ville le jeune Bourguignon, « cet enfant », comme il l'appelle!

« 15 octobre 1710.

« M. Prudhon, né avec un caractère moins fort que (Naigeon), se livrant avec facilité à l'amitié, sans défiance de ceux qu'il aime, peut tomber dans le précipice le plus affreux, et des sociétés qu'il se fera à Paris dépend le bonheur ou le malheur de sa vie. Son goût dominant est l'ambition de sortir de la foule des peintres médiocres; il travaille avec ardeur, mais il faut que quelqu'un lui dise de travailler. Si quelque sujet médiocre s'empare de son esprit, ce qui est très facile, il gagnera son cœur avec aisance et M. Prudhon courra à la débauche avec moins de plaisir qu'au travail, mais avec autant de docilité. Il est incapable de dérèglement par lui-même, mais, s'il y est conduit, il peut y être extrême, et cette idée me ferait frémir si je n'osais me flatter que, par amour pour le bien, par amitié pour moi, par pitié pour cet enfant, déjà marié depuis trois ans, vous daignerez vous l'attacher, lui permettre de vous parler avec confiance, de vous consulter, de ne rien faire sans votre aveu et votre avis. Je lui ai montré vos lettres, je lui ai laissé voir la vénération que vous m'avez inspirée; son cœur a été attendri, il vous a nommé son père, il vous aime et vous respecte déjà comme tel. »

Voilà Prudhon à Paris. Aussitôt arrivé, il écrit à M. de Joursanvault :

Monsieur,

Après quelques fatigues et un peu de pluye essuyés dans une longue route, nous sommes enfin arrivés bien portants à Paris chez madame de Mandre, tante de Naigeon. Cette dame nous a reçus avec toute la politesse et l'honnêteté possible, il paroît que Naigeon sera très heureux chez elle, elle lui a témoigné beaucoup d'amitié et d'affection et semble prendre ses intérêts avec grand zèle; pour Ramey et moi, nous allons chercher à nous procurer une chambre, monter notre très petit ménage et un endroit pour vivre à peu de frais. N'en étant encore qu'à ce point-là, je ne puis rien vous dire d'intéressant de Paris, des tableaux ou de ma propre situation. Cet après-midy ou demain au plus tard nous irons rendre

les visites les plus intéressantes premièrement à Monsieur Wille, Monsieur Vatelet, etc., et ensuite les autres. De là nous irons voir les galeries et églises, et moi sortant de là, et n'ayant point de temps à perdre, j'irai acheter un chassis, de la toile et des couleurs, composer mon sujet et le peindre ensuite.

Monsieur le Marquis Dapchiez a donc la bonté de s'intéresser à moy auprès de son Éminence. Je désirerois bien savoir si Monsieur a fait tenir à Madame de Menecer une lettre de recommandation qu'elle m'avoit fait espérer de luy; j'oserai dans ce cas vous prier, Monsieur, de la demander à cette dame pour me la faire tenir, car la protection de Son Éminence me seroit sûrement très utile et d'un grand poids, et j'ai très à cœur d'avoir accès auprès d'elle.

N'ayant encore rien vu et ne sachant rien sur quoi m'étendre, je m'arrête. Je reprendrai bientôt la plume, car j'aurai sûrement dans peu quelque chose à vous dire.

Je suis avec les sentiments que vous me connoissés plein de zèle et d'attachement, j'ose dire aussi d'amitié sincère,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

PRUDHON, peintre.

Messieurs Naigeon et Ramey vous assurent de leurs très humbles respects, et tous ensemble, c'est-à-dire moi avec eux, nous osons vous prier de dire mille choses charmantes de notre part à Mademoiselle d'Embrun et lui présenter nos respectueux hommages.

Paris, ce 28 octobre 1780[1].

Mais, à Paris, Prudhon se fatiguait en efforts infructueux, en tentatives vaines; le manque de travail, la misère, le renvoyaient dans sa province.

Au fond, ces années de 1780, 1781, 1782, qu'est-ce qui les remplit? Un roman de cœur, que nous raconte, d'une manière charmante, M. Alfred Sensier avec la mémoire de ses souvenirs d'enfance et les lettres qu'avait eues en sa possession M. Pelée.

Prudhon s'était logé à Paris, rue du Bac, dans la maison de M. Louvier, « à la porte cochère entre un marchand de vins et un sellier ». Dans cette maison habitait Jean-Baptiste-Raphaël Fauconnier, entrepreneur de broderies et fournisseur des toilettes de dentelle de la cour, vivant en

1. Lettre autographe possédée par M. Eudoxe Marcille.

famille avec une belle-mère, une aimable femme et deux sœurs, Mlles Nanette et Marie.

Dans cette famille de bourgeois aisés, le jeune peintre bourguignon trouvait l'accueil le plus secourable et le plus aimable. Mlle Marie avait dix-huit ans, était fort jolie avec une physionomie de grâce et de malice dans des traits réguliers. Toujours entourée de bambins pendus à sa robe blanche, ainsi qu'une rieuse maîtresse d'école d'amours, elle fut l'inspiratrice de ces jolies représentations de l'Enfance qui marquent le début de l'Œuvre de Prudhon : *Mange mon petit, mange,* et son pendant : *Oh! les jolis petits chiens;* deux gravures conservées dans la famille, comme ayant été possédées par Mlle Marie.

Prudhon était jeune, était sensible, et de plus très mal défendu contre les entraînements par les attaches de son malheureux mariage; il s'abandonna au bonheur d'aimer, de se laisser peut-être aimer, ne parla pas de son mariage, encore moins de sa paternité, laissant supposer à la famille Fauconnier et à Mlle Marie qu'il était libre, soupirant timide et discret du reste, faisant sa cour surtout avec des peintures de scènes amoureuses, des portraits à la ressemblance caressée, des dessins allégoriques où l'Amour grave avec sa flèche sur un autel les initiales M. F. (Marie Fauconnier).

Cet amour secret, tout voilé qu'il est du nom d'amitié, s'échappera plus tard dans cette lettre de la fin de 1783, datée de Dijon, où Prudhon a été forcé de revenir :

Venons maintenant à ce qui se passe au dedans de moi. Éloigné des personnes qu'une douce amitié rendait chères à mon cœur, mon existence ne me semble plus qu'un rêve pénible dont je voudrais m'efforcer de sortir, si l'illusion pouvait, pour un moment, tenir la place de la réalité. Eh! mon ami, faut-il avoir une âme sensible pour n'éprouver que des sensations douloureuses? Livré à moi-même, je me retrace vivement la vie heureuse que je goûtais avec vous; mais il ne me reste que le regret d'être hors de la portée d'en jouir encore. Et vous, aimable demoiselle, dont la douce amitié semait de fleurs les jours épineux de ma vie, les charmes de votre amitié n'apporteront plus de soulagement à ma détresse. La sérénité ne trouvera plus à séjourner dans mon âme et le poison de l'ennui me minera tout à son aise. C'est que, encore dans ces jours cruels, tout ajoute à ma mélancolie. Si je fouille au-dedans de moi, je n'y trouve qu'un vide affreux. Si

j'envisage ma situation présente, toutes les idées d'honneurs, de fortune et de gloire disparaissent et deviennent chimériques à mes yeux. Eh! mon aimable demoiselle et amie, un instant de votre présence dissiperait bientôt les sombres vapeurs et rendrait le calme à mon esprit agité, car l'amitié est aux âmes sensibles un aliment qui purge l'âme de ses faiblesses et la fait sortir de cet abattement où l'ennui la plonge lorsqu'elle se trouve dénuée des secours de cette même amitié... »

Quand Prudhon revenait à Paris, il y revenait avec sa femme. Il fallait avouer son état de mari. Est-ce à propos de cet aveu que Fauconnier se fâcha avec lui? Cela ne semble pas invraisemblable. Quant à M[lle] Marie, elle ne lui dit que ces indulgentes paroles : « Voyez-vous ce Prudhon, qui ne m'avait jamais dit qu'il était marié? »

M[lle] Marie ne se maria jamais, se faisant une maternité avec les enfants de sa famille et de son voisinage, jusqu'à sa mort, aimant autour d'elle la gaieté de leurs jeux et le doux épèlement qu'elle leur faisait faire de la *Civilité puérile et honnête*[1].

III

A la fin de novembre 1783, Prudhon partait pour Dijon, mettait quatre jours par le coche à gagner Auxerre, où le manque d'eau le forçait à s'arrêter, conquérait dans une auberge, avec sa conversation, les bonnes grâces d'un Américain qui lui laissait faire une partie de son chemin dans sa chaise de poste, enfin gagnait Dijon avec un peu de fatigue, en deux étapes de neuf lieues. Il recevait au débotté la proposition du professeur de l'Académie de prendre comme écolier l'évêque de Dijon. Il acceptait avec joie; en province, ainsi qu'il l'écrit, « *un évêque étant quelque chose* ». Et il faisait au sortir de l'entrevue avec Devosge la connaissance d'une espèce d'amateur désireux de posséder quelques tableaux de sa façon.

1. Le roman de Prudhon (*Revue internationale de l'Art et de la Curiosité,* 15 décembre 1869).

Mais, hélas! le lendemain de cette lettre datée du 27 novembre, tout était à vau-l'eau. Il n'était plus question de l'amateur; un *freluquet* avait été choisi pour être le professeur de dessin de M[gr] l'évêque, et il n'y avait plus à l'horizon pour Prudhon que la promesse encore incertaine d'un plafond pour les Élus de la Province.

De ce jour, le noir rentrait dans sa pensée si facilement portée à la mélancolie. Il prenait en horreur Dijon. Il ne vivait plus que par l'envolée de ses souvenirs rue du Bac, dans l'aimable intérieur Fauconnier, tout plein de crainte que la mémoire de sa personne « *ne s'affaiblisse dans l'affection de ses amis* », appelant leurs douces lettres, qui seules, disait-il, le *vivifiaient et l'empêchaient de n'être qu'un automate*. Au milieu de cela, gagnant à peine le nécessaire, — de quoi payer sa pension, — à l'aide de quelques portraits, de quelque commande charitable de l'ami Fauconnier, dépité de voir remettre de mois en mois le concours, et malade des fièvres; travaillant cependant et finissant son plafond à la satisfaction de son professeur.

Enfin le concours tant de fois remis s'ouvrait dans la seconde moitié de l'année 1784. C'est dans ce concours que l'âme généreuse de Prudhon se laissa aller à ce beau trait de dévouement que Voiart raconte dans sa notice. « Voisin d'un de ses concurrents[1] dont il n'était séparé que par une cloison, il l'entendit gémir de l'insuffisance de ses moyens : quittant alors spontanément son propre ouvrage, il détache une planche et vole au secours de son compagnon; il termine son travail, sans songer qu'il se nuit à lui-même, et son concurrent obtient le prix. Touché de l'injustice faite à Prudhon, le jeune vainqueur avoue franchement qu'il lui doit son succès. Les états de Bourgogne réparent l'erreur, la pension à Rome est accordée à Prudhon; et ses émules, pénétrés d'admiration, le portent en triomphe dans toute la ville de Dijon.

Et Prudhon est à Marseille au commencement de novembre 1784, prêt à s'embarquer, ayant fait prix de deux louis pour la traversée et de quarante sols par jour pour la nourriture. Les retards et les lenteurs d'un

1. C'est celui sans doute sur lequel Prudhon s'exprime ainsi dans une de ses lettres : *concurrent pas bien à craindre pour le talent; il ne pourroit l'être que par la faveur.*

capitaine qui le fait attendre trois semaines épuisent sa pauvre bourse, cette bourse qu'il dit ménager avec une très grande et stricte économie, qu'il pèse avec angoisse, et où il voit à peine la somme nécessaire pour arriver à Rome. Enfin il part; mais le vent est contraire. A peine sorti du port de Marseille, le bâtiment est obligé de se mettre à l'abri dans la rade de Toulon. Au bout de dix grands jours, le vent redevient bon, le bâtiment sort du port, et Prudhon croit finie l'épreuve de ses impatiences. Mais, à dix lieues au large, le vent redevient contraire et force le bâtiment à se réfugier à Porto-Ferrajo, où le malheureux Prudhon est encore retenu dix-neuf jours. L'on finit par se remettre en mer la veille de Noël, et Prudhon débarque à Civita-Vecchia, maudissant la mer et cette traversée de trente-six jours. Le lendemain, il est à Rome, non sans avoir embrassé, à la façon du Romain, cette terre qu'il va conquérir : en route, il était tombé de voiture. Il s'installait; le dimanche suivant, il était chez le cardinal de Bernis, au milieu de ces peintres, de ces sculpteurs, de ces architectes, de ces musiciens venus des quatre coins du monde et réunis tous les dimanches à la table de l'ambassadeur de France. Il courait et errait dans les rues de Rome[1]; les projets et les résolutions abondaient et se pressaient en lui; il se promettait de beaucoup dessiner d'après les statues antiques, d'après la nature, d'après Raphaël surtout, dont les peintures exécutées en tapisserie emportaient son admiration, à ce point qu'il voulait un moment remplacer la copie du plafond du Guide, que lui avaient commandée les états de Bourgogne, par la copie d'une de ces tapisseries merveilleuses. Puis ce premier feu d'amour pour Raphaël

1. Une lettre de 1785, adressée à Fauconnier et publiée par M. Clément, donne ces renseignements sur la vie romaine de Prudhon :

« ... *Pour le présent, je n'ai rien de nouveau à vous dire. La vie monotone qu'on mène ici en exclut toute variation. Le matin je me lève pour aller dessiner d'après l'antique. A midi, je dîne et continue après dîner l'ouvrage du matin. Le soir, lorsque la nuit tombe, je vais seul me promener dans quelque endroit peu fréquenté jusqu'à l'heure de l'académie, où je me trouve tout aussi seul que s'il n'y avait que moi. L'envie en général que les Français portent à ceux qui ont quelque talent fait que le parti le plus sage est de n'avoir communication avec aucun. Il m'en coûte bien peu à moi, mon ami, qui ne me suis jamais soucié de ces gens qui se disent vos amis, et qui sont loin de l'être en effet.*

« ... *Il est à Rome certain café où s'assemble une partie des artistes français, et où je me suis trouvé trois ou quatre fois dans les commencements. Là, chacun cherche un point de dispute, qui se rencontre bientôt, pour faire étalage de son éloquence. Là, tous les maîtres passent en revue et ne sont point épargnés. On critique celui-ci, on déchire celui-là. Tous ceux qui ne peuvent entrer en comparaison avec Raphaël sont proscrits, Raphaël lui-même est*

passait, et Léonard de Vinci s'emparait de l'enthousiasme du jeune peintre, qui écrivait en s'agenouillant sous le charme et la possession d'une tapisserie de la Cène :

Je sors de voir tout fraîchement les admirables tapisseries exécutées autrefois sur les cartons du fameux Raphael; sans contredit, c'est, selon moi, ce qu'il a fait de plus beau, de mieux senti et de plus expressif; mais quelqu'un qui l'a surpassé bien au delà dans la pensée, la justesse de la réflexion et du sentiment et de plus dans le précis, le moeleux et la force d'exécution, et dans l'entente du clair-obscur et de la perspective, etc., c'est l'inimitable Léonard de Vinci, le père, le prince et le premier de tous les peintres, d'après lequel on voit également une seule tapisserie exécutée sur sa fameuse Cœne peinte à Milan dans un réfectoire de Dominicains. Ce tableau est le premier tableau du monde et le chef-d'œuvre de la peinture; toutes les parties de l'art s'y trouvent réunies au degré le plus sublime; lorsqu'on est devant, on ne se lasse pas d'admirer, soit le tout ensemble, soit chaque détail en particulier. C'est une source intarissable d'études et de réflexions; la vue de ce seul tableau suffiroit à perfectionner un homme de génie au point d'égaler ou de surpasser Raphaël même, puisque tout y est réuni; cependant peu de personnes y font attention non seulement à ce tableau, mais en général à tout ce qu'on voit de Léonard; ou le mérite de ce grand homme est trop au-dessus de leur intelligence, ou ce qu'il a fait est trop parfait pour qu'il leur vienne à la pensée d'oser jamais approcher de sa manière, leur paraissant comme une chose absolument impossible. Cet homme rare joignoit au génie le plus sublime un raisonnement juste et une spéculation profonde, choses qui se rencontrent rarement en une même tête, puisque le premier semble appartenir à un homme sanguin et le second paroît être le fait d'un homme froid et réfléchi : aussi a-t-il emploié neuf années à peindre cette admirable Cène dans laquelle on voit

blâmé de ne s'être pas assez asservi à l'antique. Le mieux de tout cela, c'est que tous ces messieurs les beaux parleurs n'étudient ni Raphaël ni l'antique, et s'amusent chez eux à ne rien faire qui vaille. »

Dans une autre lettre également adressée à Fauconnier, et qui nous avait été communiquée par M. Laperlier, son possesseur, Prudhon donnait ainsi son adresse :

« *M. Prud'hon, peintre, pensionnaire des états de Bourgogne,* accanto San Lorenzo in panisperna ai monti a Roma. » Et il ajoute : « *Car j'ai changé de maison et je me suis mis dans mes meubles, ma maison et mon quartier sont en bon air, mais un peu éloignés du centre de Rome; l'avantage de cela est que je suis plus tranquille. Entre trois qui étions du même sentiment à cet égard, nous avons loué la moitié d'un hôtel, ou d'un palais, en terme romain, dans lequel nous avons chacun deux grandes chambres, notre entrée particulière, et en commun plusieurs mansardes, une cuisine et un jardin. A ma part, je paye 60 livres. Je fais venir mon dîner pour n'avoir pas à sortir dans le mauvais temps. Enfin, mon ami, il ne manque que de vous avoir avec moi pour être heureux; car, qu'est-ce que sont les commodités de la vie si le cœur n'est pas content? Le mien exhale souvent des soupirs du côté de Paris, mais en vain; dans le long espace qui nous sépare, ils n'ont que trop le temps de se perdre.* »

dans une diversité étonnante de caractères différents, le trouble et l'agitation qu'excita, parmi les apôtres, cette parole de Jésus-Christ : « Je vous dis en vérité qu'un d'entre vous cette nuit même doit me trahir. »

Et il finit en disant du Vinci :

Pour moi, je n'y vois que perfection, et c'est là mon maître et mon héros... »

Il fallait pourtant sacrifier ces admirations et redescendre du Raphaël et du Vinci au Guide. MM. les Élus de Bourgogne ne se souciaient guère d'un tableau religieux ; ils tenaient au plafond de l'Aurore. Prudhon se décidait à aller frapper à la porte du palais Rospigliosi. Mais le prince, auquel un copiste maladroit venait tout récemment de casser deux vases d'albâtre oriental, refusait en ce moment l'entrée de son palais à tout le monde. Cela ne fâcha guère Prudhon, qui, par instants, songeait que le plafond était bien grand, et que six cents livres étaient un prix médiocre pour une toile de vingt-six à vingt-huit pieds de long sur une vingtaine de haut. Il voulait se rabattre sur le Festin des Dieux de la Farnésine ou sur le Triomphe de Bacchus peint par le Carrache au plafond du palais Barberini, quand lui arrivait l'ordre de copier le plafond de Pierre de Cortone.

Je suis occupé, écrivait-il à son ami Fauconnier, *à faire les préparatifs pour peindre un tableau de vingt-cinq pieds pour la province, et comme j'ai été obligé d'employer du monde, cela m'a pris tout mon tems et m'a donné beaucoup de fatigue; demain je commence à le dessiner et à monter et descendre par conséquent très souvent d'un échafaud de vingt et un pieds de haut. Ce tableau est une copie d'après Pietro de Cortone qui est un assés mauvais peintre des tems passés, et que je ne suis guère content de faire, mais après cela je pourrai travailler pour moi en toute liberté et chercher à commencer ma réputation, heureux, mon ami, si dans ce tems-là vous entendés parler de moi avantageusement ou avec envie, ce sera bon signe*[1]...

Attelé à ce grand travail, Prudhon n'en est distrait que par les soucis et les inquiétudes de la vie matérielle, des fièvres qui le jettent quinze

1. Lettre autographe possédée par M. Boilly.

jours au lit, et le tourment insupportable des continuelles demandes d'argent de sa femme. C'est en vain que le peintre adresse remontrances sur remontrances à la misérable femme. Réduite, à la mort de son père, le notaire, à une maison et un jardin valant en tout mille francs, grugée par un frère, sergent au régiment de la Colonelle, logé chez elle, y mangeant, y buvant sans souci de la dépense, M[me] Prudhon fatigue de ses importunités le bon M. Devosge, tous les protecteurs, tous les amis du pauvre Prudhon, qui n'ouvre ses lettres qu'en s'armant de patience contre un nouvel ennui, et se laisse arracher par elle, de mois en mois, des cinquante, des soixante livres sur sa pension.

Peu mêlé à ses compatriotes, fuyant les camaraderies banales, vivant dans l'unique compagnie de son ami Bertrand le statuaire, Prudhon se dérobait et se refusait aux protections qui venaient à lui. Il écrivait que « *les protections l'embarrassaient plus qu'elles ne lui plaisaient* ». Il disait qu'un artiste ne devait avoir de protections que son talent, ajoutant qu'il ne sentait pas le sien assez avancé pour qu'il fût produit. Il déclinait les offres de service de M. Lagrenée, directeur de l'école de Rome, dont il connaissait les aimables qualités, mais qu'il se refusait à prendre pour guide de son talent[1]. Il y avait dans sa nature un peu ombrageuse des pudeurs et des susceptibilités d'orgueil auxquelles il prêtait la formule rigoureuse d'une théorie et qu'il érigeait en règle de conduite. Son humeur et ses ambitions s'accordaient avec ce renoncement au monde, ce

1. Le programme d'art que son jeune talent s'était tracé, il est dans cette lettre adressée à Devosge, où Prudhon fait la leçon au fils Devosge, au petit *Natoile*, comme il l'appelle familièrement.

« ... *Montrez-leur dans la manière de faire votre tableau que Rome n'est point faite pour être vue par des aveugles ou des petits maîtres; du nerf, de l'expression, un dessin ferme et grandement senti, des draperies avec des plis grands et décidés et du repos dans les parties larges. Joignez à cela un effet vigoureux et tranquille, afin de faire briller davantage le mouvement de vos figures. Point de ces clinquants de lumières qui fatiguent l'œil et empêchent le spectateur de jouir doucement de l'objet qu'on lui présente. Laissez, laissez le clinquant et le brillant à ceux qui privent leurs figures d'âme et de sentiment, et qui ne savent ni émouvoir ni intéresser.* » (Lettre du 26 février 1787, publiée par les *Archives des Arts.*)

Et voulez-vous avoir l'explication, toute l'explication de l'Œuvre de Prudhon, lisez encore cette lettre :

« ... *Pour m'expliquer, mon ami, je dirai qu'on s'occupe trop de ce qui fait le tableau et pas assez de ce qui donne l'âme et l'énergie à ce qu'il doit représenter. On pense au brillant du coloris, à l'effet magique du clair-obscur,*

vœu d'un travail austère et solitaire que l'homme imposait à l'artiste pour la dignité de son caractère, pour le salut de sa conscience et pour la liberté de son génie. C'est à cette époque qu'il écrit :

Lorsqu'on connaît beaucoup de gens auxquels on est obligé de faire sa cour, on se gâte, on perd son caractère, sa façon de voir ; on devient uniforme, petit, mesquin, en les fréquentant ; on ne veut chercher qu'à leur plaire, et on ne fait plus que comme tout le monde, triste dénouement ; si les grands maîtres avaient agi de la sorte, nous n'aurions rien à puiser dans leurs ouvrages. Un artiste qui étudie doit être libre ; il doit opérer d'après ses principes et d'après ses réflexions, qui pour être profondes et solides ont besoin de solitude. Après cela lorsqu'il est affermi et qu'il a acquis le degré de talent dont il se croit capable, il peut se produire avec retenue ; car il risquerait encore de maniérer son génie. Léonard de Vinci, cet Homère de la peinture qui aurait donné des leçons à Raphaël, à Michel-Ange et à tous les maîtres qui sont venus avant et après lui, dit lui-même qu'un artiste a besoin d'être tout entier à luy, que la solitude lui est absolument nécessaire pour observer plus attentivement la nature. Enfin ce qu'il y a de certain, c'est qu'il faut se résoudre à ne rien sçavoir en voyant le monde, faisant sa cour et perdant son temps, ou sacrifier le monde et ses flatteries pernicieuses à la science et au plaisir de devenir un homme de talent.

Le travail et la solitude, c'est la vie de Prudhon à Rome. Il se repose du labeur imposé, des ennuis et des fatigues de sa copie, en dessinant les marbres, en notant avec le crayon et la plume l'harmonie des lignes antiques.

Et toute l'histoire de son séjour, nous la possédons et nous pouvons la suivre dans son album, sauvé par M. Marcille : un mauvais cahier, relié par la papeterie romaine du siècle dernier, en grossier vélin, dont le fermoir est une lanière de cuir. Ce sont d'abord des figurines

à la variété goustueuse des teintes, un peu au dessin, mais mesquinement. On s'occupe même des vassions que présente le sujet ; mais ce à quoi on ne pense plus, et qui est le but principal de ces maîtres sublimes qui voulaient faire impression sur l'âme, c'est de marquer avec force le caractère dû à chaque figure, et qui, venant à être émue dans le sentiment de ce même caractère, porte avec elle une vie et une vérité qui frappent et ébranlent le spectateur. On voit dans les tableaux et sur les théâtres des hommes qui montrent des passions, mais qui, faute d'avoir le caractère propre de ceux qu'ils représentent, n'ont toujours l'air que de jouer la comédie ou de singer ceux qu'ils devraient être ; de plus, au lieu de ce charme de couleur et de ce beau contraste de teintes qui ne sont que clinquant et qui ne font l'effet que d'un mensonge et non de la vérité, il doit régner dans un tableau un ton doux et tranquille, mais vigoureux, qui plaise au spectateur sans l'éblouir et laisse l'âme jouir de tout ce qui l'affecte. » (Lettre à Fauconnier, possédée par M. Pelée et citée par M. Clément.)

d'après l'antique, indiquées d'un trait maigre, où rien ne se lit de la signature de Prudhon. A la trente et unième page seulement, une statue de Pâris commence à révéler le dessin et le modelage du peintre. Viennent ensuite un Génie, une étude de Romain portant un fardeau, qui font déjà penser au maître qui formera Copia. Ici quelques pages manquent : elles montraient des académies microscopiques, des homuncules qui semblaient musclés par le Bandinelli. Prudhon fils les a laissé déchirer et emporter par Devéria, pour quelque argent qu'il lui devait. L'album reprend avec « l'Amour désarmé, » d'après le Corrège ; et de cette plume avec laquelle il vient de dessiner, le peintre écrit le titre des œuvres qu'il promet à son avenir : L'AMOUR, LA FRIVOLITÉ, LE LÉGER BADINAGE ET LE REPENTIR QUI LE SUIT, L'AMOUR ET PSYCHÉ, JOSEPH ET PUTIPHAR... C'est comme la confidence de son imagination, comme l'Annonciation de son Œuvre [1]. Et çà et là, il y a encore, sur les feuillets du cahier jauni, des croquis de femmes caressées d'un crayon léger, et dont les poses ondulantes rappellent le balancement des Noces Aldobrandines, cette admirable

1. Un autre album du même temps, à côté des sujets que Prudhon a réalisés, indique un assez grand nombre de sujets qu'il n'a pas traités ou qu'il a modifiés depuis ; c'est une curieuse confidence de son imagination. Nous y remarquons : *l'Amour d'Antiochus pour Stratonice ; — Coriolan et Véturie ; — les Athéniens s'embarquant lors de l'invasion de Xerxès ; — l'Histoire de Lucrèce ; — l'Histoire de Mucius Scævola ; — Junon, à la prière de Minerve, donne ses divines mamelles à Hercule ; — l'Amour réduit à la raison ; — la Vertu avilie par l'Amour ; — la Faveur suivie de l'Envie ; — l'Amour séduit l'Innocence, le Plaisir l'entraîne, et bien souvent le Repentir les suit, etc. ;* projets de tableaux et de dessins au milieu desquels se trouve oublié et non déchiré un brouillon d'une lettre d'amour, que le *roman* publié par M. Sensier fait supposer composée à l'adresse de M[lle] Fauconnier.

« *...Pourrais-tu croire qu'ayant mis tout mon bonheur en toi, je pourrais encore le trouver ailleurs : quelque chose qui m'arrive, où pourraient être les amis qui me seraient aussi chers que toi ? Ah ! si tu m'avais cru ingrat, aurais-tu si facilement résolu de sacrifier mon amour... le plus cher à mon cœur. Il... ma chère amie..., ne sacrifier qu'au bonheur et au repos de ton ami. C'est lui-même qui est...victime de... sacrifice. Oui, tu as douté de mon amour, tu n'as pas balancé à me retirer ton cœur et ta tendresse. Il est cependant si doux d'être aimé, un ami tendre, sincère, est une chose si rare ! L'amour fait passer des moments si délicieux que je ne conçois pas comment on peut quitter un ami pour livrer son cœur à l'indifférence. N'est-il donc pas permis d'être heureux ? Faut-il pour être sage passer sa vie sans jouissance, et pour être vertueux, est-il dit qu'il faille enfouir la source du bonheur, et sacrifier les goûts les plus chers ? Oh ! je suis bien loin de le croire et la vie ne nous est pas donnée pour ne la passer que dans la froide langueur. Le plaisir n'est-il pas un présent de cette sage nature, et rejetterons-nous ce précieux sentiment de la félicité qui nous indemnise de nos dégoûts, de nos ennuis, qui sème quelques fleurs sur le passage rapide de la vie, et qui place le bonheur à côté de la peine ? Pour n'adopter que ce qui nous chargrine et nous tourmente... Impossible un tel système, il ne peut être reçu que par les cœurs froids : la sensibilité le rejette puisqu'elle croit n'avoir reçu un cœur que pour s'ouvrir au sentiment du bonheur.* » (Album et lettre communiqués par MM. Marcille.)

frise de la peinture antique qui devait être une des inspirations familières de Prudhon.

Mais avant tout le jeune artiste contemplait. Il vivait dans la communion du Beau. Il nourrissait son âme de l'âme des chefs-d'œuvre : et c'était au fond de lui qu'il fixait tant d'images. Comme Bruun-Neergaard lui demandait un jour l'objet de ses études en Italie : « *Je m'occupais à regarder et à admirer les chefs-d'œuvre* », lui répondit Prudhon.

Sa copie de Cortone, enfin terminée, était envoyée à Dijon, vers le milieu de l'été de 1787 ; et Devosge lui obtenait une continuation de trois ans de séjour en Italie, et la commande de deux tableaux de son invention et à son gré. Mais Prudhon avait le mal du pays. Il venait de se refuser aux offres de l'amitié de Canova, qui lui proposait de partager son atelier et de bénéficier de ses relations et de sa gloire naissante. Il suppliait en grâce Devosge de travailler à lui obtenir la permission, ses deux tableaux faits, de revenir et de jouir de sa pension à Paris au moins pendant un an. Il appuyait auprès de lui sur l'état misérable de son pauvre enfant, qu'il regrettait de ne point avoir emmené en Italie, sur l'indigence de sa femme, à laquelle, malgré tout, il devait du pain. Il lui parlait de sa santé, mise en si mauvais point par le climat de Rome. Il l'entretenait de ses craintes de se retrouver, après ses trois ans, une seconde fois à Paris sans ressources et dans l'impossibilité, comme la première, de se faire connaître par quelque ouvrage d'importance. Il lui déclarait encore que, malgré toute son admiration pour les maîtres anciens, il n'imaginait guère de quelle utilité pourrait lui être un nouveau séjour de trois ans en Italie. Le bonhomme Devosge se rendait aux raisons et aux sollicitations de son élève. Et nous retrouvons Prudhon à Paris à la mi-novembre 1789.

IV

Établi à Paris, rue Cadet, n° 18, avec sa femme et son enfant, chargé de cette famille, bientôt augmentée d'un second garçon et d'une petite fille, Prudhon, pendant ces premières années de la Révolution, était de

jour en jour arraché aux tentations de son génie par les nécessités et les misères de la vie. Obligé de faire à ses besoins, aux besoins des siens, le sacrifice de ses ambitions, il étouffait ses projets, il renonçait aux grandes choses dont il sentait le souffle en lui, et que les rêves de ses nuits d'insomnie poursuivaient dans un nuage. Il se mit héroïquement à faire des portraits en miniature, trop heureux, quand la commande d'un portrait à l'huile ouvrait à sa main un champ plus large et le sortait de la pratique menue de l'aquarelle au pointillé. Cependant ce fut en ces années besogneuses, où le gagne-pain défendait à Prudhon la grande peinture, que Prudhon devint un Maître : il devint obscurément, à l'insu de tous, dans cette pauvre retraite, l'admirable dessinateur que l'école française peut opposer aux plus grands des plus grandes écoles. Aux instants de repos, entre deux portraits, dans les courts loisirs de sa tâche, dans une heure du jour, ou le soir à la lampe, il jette, sur un bout de papier que l'enfant déchire et que la femme balaye, la pensée qui le tourmente, la ligne qu'il entrevoit, la composition qui flotte dans sa tête. Voilà, sous sa main d'abord hésitante, les jeux charmants, les jeux vivants de la lumière et de l'ombre, des figures, des groupes, des tableaux essayés et comme cherchés à tâtons par le crayon. Puis, de croquis en croquis, c'est une accentuation plus osée, plus magistrale, un modelage plus étudié, plus savant et plus simple, jusqu'à ce qu'enfin le plein rayon de la création éclate sous sa main victorieuse, éclairant la troupe des Grâces décentes et le chœur de ces allégories morales indiquées sur son album d'Italie.

Déjà, en 1791, Prudhon avait envoyé au Salon de Paris un dessin à la pierre noire, représentant un jeune homme appuyé sur un dieu Terme. Le Salon de 1793, qui mettait de lui en lumière trois peintures, un portrait d'homme, un portrait de femme et l'Union de l'Amour et de l'Amitié, montrait aussi deux dessins du peintre, tous deux à la plume. Le sujet de l'un était tiré du premier acte d'*Andromaque*. L'autre était l'Amour réduit a la Raison « faisant partie de la collection du citoyen d'Arlet », nous dit la gravure de Copia; ce qui semblerait indiquer que le dessinateur était déjà apprécié par les amateurs et les collectionneurs.

Étrange œuvre pour un tel temps, l'Amour réduit a la Raison ! Imaginez, dans un coin de ce salon envahi par la tragédie, la déclama-

tion, le tumulte et l'orage, un *eidulion* de la poésie grecque, un petit tableau d'Anacréon ; et n'est-ce pas le luth même du poète, ce luth rebelle à célébrer les Atrides et les travaux d'Hercule, ce luth qui ne veut chanter que l'amour, dont le peintre a retrouvé les cordes divines et l'immortelle harmonie ?

A un anneau scellé dans une gaine qui porte la tête de Minerve casquée, l'enfant Amour est lié par les deux mains. Dépité, furieux et vaincu, se débattant contre ses liens, il retourne et renverse en arrière son joli visage, crispé par la colère et les larmes. La plainte et la rage d'un enfant gâté se mêlent dans le cri de sa bouche entr'ouverte. Vainement il agite ses ailes, vainement, du pied gauche, il frappe impatiemment la terre. Assise en face de la Minerve, les bras nus et le sein à demi dévoilé, le *chiton* aux plis fins et serrés noué au-dessus de la taille, une draperie aux grandes lignes jetées sur les genoux, le corps balancé par l'avance d'une jambe et la retraite de l'autre, une femme, les deux bras levés en l'air, approche l'une de l'autre ses mains pour applaudir : c'est la Raison qui sourit avec une douce moquerie en penchant sa tête sur son épaule.

L'Amour réduit a la Raison n'attendait pas longtemps son pendant : le Cruel rit des pleurs qu'il fait verser. La femme ici courbe la tête, et ses cheveux, dont les tresses se dénouent, pleurent sur ses épaules. Tout son corps s'affaisse. Elle se soutient d'un bras, laissant pendre l'autre dont le mouvement vient mourir sur sa jambe. Une larme tremble à son œil. Auprès d'elle, une rose effeuillée gît sur le sol, — ruine et débris d'un rêve qui semblent, semés çà et là, les morceaux du passé et les parfums d'hier. Et devant l'Ariane, voilà le même enfant, mais cette fois c'est l'Amour libre, maître et vainqueur. Immobile et léger, une jambe passée sur l'autre, les deux bras noués sur son arc droit et qui le porte sans plier, le menton posé sur les mains, il avance et semble balancer narquoisement sa petite tête serpentine où la bouche rayonne d'ironie, dont l'œil est noir de vengeance, et qui montre, dans l'éclair du triomphe, une malice de faune, une joie d'enfant, un rire de dieu !

Puis c'étaient tant de dessins immortels ! Un jour, d'une page déchirée d'Ovide, le crayon de Prudhon faisait une page de Michel-Ange. C'était ce sujet longtemps cherché par Prudhon, et dont le baron de Jour-

sanvault a gravé à l'eau-forte la première idée. Cérès à la recherche de sa fille, Cérès attablée et affamée, penchée sur la bouillie dont une vieille femme lui fait la charité, la cuiller suspendue aux lèvres, foudroyant de son regard et du froncement de son sourcil de déesse le petit Stellion, dont la bouche se fend déjà en rire batracien. Un autre jour, il allait chercher la volupté dans l'Ancien Testament, et dessinait ce beau torse de la Passion qui se penche sur Joseph et semble s'enrouler autour de lui. Ou bien c'était la vierge de l'Ile-de-France qu'il montrait sur le pont du vaisseau, violée par le vent et la mort, mourante, et, d'un geste de modestie suprême, voilant son agonie. Puis, ses crayons revenaient à la patrie de ses idées, à la Grèce; et l'on eût dit que le dessinateur tirait du jardin de ses temples écroulés les statuettes de ses dieux, un petit Panthéon où le blanc caresse le papier bleu comme un rayon de lune caresserait une frise de marbre. Ici c'est Pallas, ici Minerve; là, c'est la troupe des Muses, menée par Apollon; partout c'est la bande libre et mutine des amours allumant des torches, aiguisant des flèches, petits dieux aux membres arrondis, que Prudhon répand dans son Œuvre pour l'animer du mouvement et des jeux de l'enfance.

Rien de plus intéressant que de surprendre la main de Prudhon et de suivre les enfantements de son dessin dans les études possédées par M. E. Marcille, M. Laperlier, M. de Boisfremont : véritables révélations, précieuses confidences de son *faire,* qui nous permettent de regarder par-dessus l'épaule du peintre la marche de son crayon, et d'assister, pour ainsi dire, à son travail.

L'originalité, la force, la marque du génie de Prudhon est d'aller toujours de l'intérieur à l'extérieur de sa figure. C'est le dessin de la lumière qu'il cherche avant tout sur le corps humain : le rayonnement, voilà sa ligne. Aussitôt qu'il a jeté sur le papier bleu le tracé léger du contour et des ombres, marqué ses places, embrassé ses proportions, il donne sur ses premières indications un coup de mouchoir qui fait fuir le crayon noir dans le nuage d'une préparation de fusain. Il commence à sortir son académie du fond tendre et de la nuit claire de son papier avec des traits droits de crayon, largement espacés, qu'il conduit dans le sens du courant des muscles, et qu'il ne croise qu'à la rencontre des emmanchements.

Dans ce réseau, sous cette armature de blanc, vous croiriez voir se lever dans un crépuscule un écorché de lumière; puis les ombres se renforcent de sauce; d'un trait gras et large le dessinateur enveloppe, plutôt qu'il n'arrête, le contour de sa figure, qu'il laisse flotter dans le linéament indécis, baigné de la lumière ambiante, avec lequel la nature accuse, en les caressant, les extrémités d'une forme. Et le voilà revenu à son modelé de lumière; il recharge ses valeurs, il masse et presse les raies de crayon blanc, qui se rencontrent en losanges aux reliefs des attaches, aux ressauts des membres et promènent en traînées d'argent, sur les pectoraux, le relief rayonnant des cavaliers du Parthénon; puis une estompe de mousseline de l'Inde amortit tout ce travail dans une fonte générale. La sauce frottée a laissé le reflet sourd et moelleux du velours gris aux parties d'ombres, auxquelles Prudhon ne touche plus que pour les accentuer, dans les valeurs, de rayures de crayon noir qui vergent le papier. Le moment du dernier travail est venu : le crayon blanc est repris, et ses raies recommencent; mais, cette fois, Prudhon le pousse à petits coups sur cette figure, qu'il semble lisser et polir amoureusement; il nuance les plus petites indications de lumières, il fait sentir la moindre dégradation des plans, et il ne s'arrête que lorsque l'image humaine vit et palpite sous les mille petites lignes juxtaposées de son crayon comme sous une trame de jour[1].

Esquisses, projets de tableaux, de portraits, de vignettes, Prudhon les traite de même, presque toujours sur ce papier bleu où les premières pensées de ses conceptions semblent se débattre dans une aube; car, à ce grand maître, l'idée du mouvement, le projet de la composition, apparaissent, aussi bien que la ligne du dessin, dans une vision lumineuse. Du blanc, du noir, des balafres de crayon, des hachures brutales, cela lui suffit pour fixer le premier éclair de son imagination. Rien qu'un barbouillage, et vous verrez déjà s'agiter sous un baiser du soleil le groupe

1. Sur la signature des dessins de Prudhon, une lettre de Prudhon à Constantin, publiée par M. Clément, est toute une révélation :

« ...*Ton père signait pour moi les dessins de moi qui lui tombaient dans les mains, car jamais je n'en ai signé aucun. Si ceux dont tu me parles, tu les reconnais de moi, rien ne t'empêche d'en faire autant, de plus, tu as ma signature au bas de ma lettre : elle peut te servir de type.* »

d'Innocence et Amour; rien qu'un nuage, et vous aurez l'éblouissement de l'Olympe, cette voûte toute rayonnante d'un fourmillement de dieux sur laquelle se détache la Diane aérienne et volante qui pose ses mains sur les genoux de Jupiter.

Prudhon vécut longtemps de ses crayons. Il demanda son pain à des dessins de circonstance. Sous la République, il dessina des Lois, des Libertés ; il fit une allégorie de la Constitution française de 1793, rêve de bonheur du patriotisme qui semble le fronton d'une utopie ; et, dans tous ces dessins, il sut prêter l'idéal d'une force sereine ou d'une grâce monumentale aux passions comme aux illusions de son temps. Pendant des années, il usa ses crayons sur des vignettes banales, des fleurons d'imprimés, des têtes de lettres administratives, — illustrations microscopiques, figures d'un pouce, qu'il savait signer de son style et où il enfermait sans effort la grandeur et le mouvement qu'un Pyrgotélès fait jouer dans le cercle d'une pierre gravée. Quoi encore ? des culs-de-lampe minuscules, des en-têtes de factures et de traites commerciales, des sceaux de maisons de commerce, les plus misérables petites œuvres du métier, tout cela sortait de sa main, comme un Olympe de Lilliput, ennobli d'une vénusté magistrale. Les cartons des amateurs, les reliquaires des curieux ne gardent-ils pas de lui des cartes d'adresse où Prudhon fit tenir son génie ? N'a-t-il point laissé tomber de ses crayons cette adresse d'un bijoutier du Palais-Égalité, dont il répétait le dessin sur le verre de la boutique ? Vous retrouverez les morceaux brisés de l'enseigne chez M. His de la Salle. Et pour la veuve du bijoutier, c'était cette autre adresse, un tableau de Parrhasius retrouvé dans un carré de papier : cet amour faisant briller entre ses doigts les bijoux de ce coffret ouvert, d'où la Tentation s'envole comme d'une autre boîte de Pandore, tandis qu'une femme, au torse nu, attache à ses oreilles les triglènes d'or avec une coquetterie de bacchante. Et ne met-il pas l'immortalité de sa grâce jusqu'en des images de confiserie, jusqu'en cette Léda dont il plia les reins et roula l'écharpe dans le cadre d'une bonbonnière ? Imaginez des vers d'André Chénier tombés dans une boîte du *Fidèle Berger !*

V

La misère, la famine de 1794 chassaient Prudhon de Paris. Il se réfugiait et s'établissait en Franche-Comté, à Rigny, près de Gray, où il avait la bonne fortune de trouver à faire des portraits au pastel, portraits à la grosse, mais où le peintre, qui ne pouvait toucher à rien sans y mettre son originalité, essayait déjà ces tons laqueux et sans mélange de jaune, ce martellement de la touche, ces égratignures hardies de bleu dans les ombres, qui devaient donner plus tard à ses pastels cette fraîcheur humide et cette sorte de clapotement de lumière avec lesquelles ses crayons peignent la chair. Prudhon quittait la Franche-Comté avec l'argent de ses portraits et la protection de M. Frochot, dont il avait fait la connaissance; il revenait à Paris sans doute vers le commencement de l'année 1796[1]. On ne voit rien de lui au Salon de l'an IV (1795), et au Salon de l'an V, qui est l'année de son retour, son envoi, le portrait du citoyen C..., n'est point terminé : une note du livret dit que le temps n'a pas permis à l'artiste de finir les mains ni les vêtements. Cependant les dessins qu'il exposait, les trois dessins de *Daphnis et Chloé,* commencés en 1793, pour l'édition de Didot, et les dessins de *l'Art d'aimer* de Bernard, faisaient prendre aux éditeurs le chemin de son atelier, et le voilà gagnant, par-ci par-là, quelques six louis avec les Renouard du temps[2]. Au Salon de

1. A son retour à Paris, Prudhon fit quelques visites à ses confrères, visites que M. Clément raconte ainsi : « David et Girodet le reçurent assez mal. Seul parmi les peintres en renom, Greuze l'accueillit d'une manière bienveillante. Avec sa brusquerie habituelle, il lui dit : « Avez-vous du talent ? — Oui, répondit le candide Prudhon. — Tant pis, reprit Greuze. De la famille et du talent, c'est plus qu'il n'en faut pour mourir à la peine. Que voulez-vous faire avec du talent, aujourd'hui qu'il n'y a plus ni Dieu, ni diable, ni roi, ni cour, ni pauvres, ni riches? Moi qui vous parle, vous savez que je suis tout aussi grand peintre qu'un autre, voyez mes manchettes ! »

2. M. Laperlier nous a communiqué la quittance suivante de Prudhon :

« *J'ai reçu du citoyen Roger, pour le citoyen Renouard, la somme de 6 louis pour un dessin de Daphnis et Chloé, que je lui ai livré à Paris, ce 5 messidor an IX.*

« PRUDHON, peintre. »



A Quantin Imp. Edit

ANGELIQUE REY

(Appartient a Mr. Party juge a Dijon)

l'an VII (1798), Prudhon exposait un projet de frise représentant une bacchanale : ne serait-ce pas le dessin qui est en si belle compagnie de dessins du maître dans la collection de M. Marcille, cet AUTOMNE qui chante l'*epilemios* avec le rire du vin nouveau ?

Cette année-là, Prudhon exposait encore la belle gravure de PHROSINE ET MÉLIDOR ; car ce talent souple et multiple, qui se plie à toutes les formes de l'art, manie d'inspiration tous ses outils. Il y a un graveur dans Prudhon, un graveur qui s'est bien peu témoigné, mais qui a formé Copia et Roger, et qui a dicté à leur burin le procédé tout à la fois gras, moelleux et ferme qui convenait à la traduction de ses dessins. C'est le maître qui a donné à ces hommes habiles le goût et l'idée de tant de charmantes interprétations, dont vous trouverez le modèle et le type dans ces dessins à la plume de Prudhon, qui ne laissent au burin que la peine de les copier. Ce pointillé, qui, dans les planches des deux graveurs, rend avec tant de *vaguesse* et d'une façon si voluptueuse les nus de Prudhon, n'est-il point tout indiqué dans cet ENLÈVEMENT D'EUROPE, où la plume de Prudhon pique si doucement les chairs d'un semis de points, et entre-croise si finement les menues tailles dans les ombres ? Ou bien, prenons cette figure de La Réveillière, LE PAPE *des Théophilanthropes,* dans laquelle Prudhon a retrouvé la grande caricature du Vinci : que fera Copia, sinon de suivre fidèlement ce caressé précieux du modèle et ces accentuations de la face, estompées par la plume avec un travail si ressenti et si patient, qu'elle ne laisse guère à la pointe du graveur que le mérite d'un instrument de précision ?

Enfin, en l'an VIII (1799), Prudhon exposait un grand tableau allégorique de plus de trois mètres : LA SAGESSE ET LA VÉRITÉ DESCENDENT SUR LA TERRE ET LES TÉNÈBRES QUI LA COUVRENT SE DISSIPENT A LEUR APPROCHE. C'était le tableau pour l'exécution duquel il avait obtenu, sur un dessin, à son retour de Franche-Comté, un logement et un atelier au Louvre. Avec ce tableau, Prudhon envoyait quatre frises, commandées par le riche fournisseur Delonois pour orner un petit salon de son hôtel, l'ancien hôtel Saint-Julien, rue Céruti. Ces frises devaient accompagner la décoration d'un autre Salon où Prudhon avait représenté, en quatre grandes figures, la Richesse, les Arts, les Plaisirs, la Philosophie, avec des bas-reliefs imi-

tant le bronze, et quatre dessus de porte : LE MATIN, LE MIDI, L'APRÈS-MIDI, LE SOIR, personnifiés par des femmes peintes en grisailles. Cette décoration, qui fut la nouvelle et le bruit de Paris en l'an VIII et, en l'an IX, le grand tableau de LA VÉRITÉ ET LA SAGESSE, auquel Bruun Neergaard ne reprochait qu'un peu de lourdeur dans la tête de la Minerve, sortaient tout à coup Prudhon de l'obscurité où il s'était si longtemps débattu. Aussitôt des voix s'élevaient contre cette fortune subite d'un nouveau nom ; des critiques jalouses proclamaient que le peintre n'avait pas d'avenir, et le renvoyaient à ses vignettes avec une brutale insolence. Prudhon était devenu un rival.

Neuf ans après, Prudhon était un maître. Le grand peintre qu'annonçait le beau plafond de DIANE au musée des Antiques arrivait à se posséder tout entier. Prudhon envoyait au Salon de 1808 LA JUSTICE ET LA VENGEANCE DIVINE POURSUIVANT LE CRIME, et L'ENLÈVEMENT DE PSYCHÉ PAR LES ZÉPHYRS. Bientôt LE ZÉPHYR et VÉNUS ET ADONIS faisaient reconnaître par le public un talent qui n'avait eu guère jusque-là d'autre consécration que l'applaudissement sans écho de quelques gens du métier.

Le beau et mâle tableau, cette JUSTICE DIVINE POURSUIVANT LE CRIME ! quelle grandeur simple de composition ! quelle sérénité pathétique, dont la terreur semble l'horreur divine des anciens et n'ôte rien à la majesté de l'idée morale ! Et quelle exécution large, franche, vigoureuse ! quelle science dans les luttes du clair de lune et de la lueur de la torche, dans les ombres et les reflets ! Rappelez-vous ce sauvage paysage, et que d'air ! ces belles figures volantes, ce corps d'Abel !... C'est le chef-d'œuvre de Prudhon.

Une légende rapporte à M. Frochot l'honneur d'avoir inspiré à Prudhon la première idée de son tableau. C'était dans un dîner à l'hôtel de ville ; sur cette citation faite par M. Frochot des vers d'Horace :

Raro antecedentem scelestum
Deseruit pœna...

Prudhon se levait de table, et au bout d'un quart d'heure passé dans le cabinet du préfet, il rapportait le dessin de la « Justice divine ». Il n'est



A. Quantin, Imp. Edit.

LA SAGESSE

PETIT PANNEAU DE L'HÔTEL DE LA REINE HORTENSE

(Musée du Louvre.)

point à croire que cette grande image apparut ainsi à Prudhon tout à coup et toute formée. Il la tourna et la retourna, au contraire, longuement dans sa tête; il la chercha sans se lasser, sur le papier. Et c'est à cette poursuite passionnée, à l'obsession de cette inspiration, qu'il faut rattacher le magnifique dessin du Louvre[1], où Prudhon semble chercher « la Calomnie » d'Apelles. Un ange vengeur, les mains plantées dans les cheveux du meurtrier, le traîne aux pieds de la Justice, armée du glaive. Au bas du tribunal, sur les degrés, un corps de femme jeté en travers d'un petit enfant, un corps affaissé, gisant, évanoui dans la mort, fait reculer le regard du meurtrier, qui se voile la face de ses mains éperdues. C'est ainsi que Prud'hon comprenait, en 1805, le tableau de LA JUSTICE, qu'il destinait à la salle du tribunal criminel au Palais. Et quoi de plus curieux que de l'entendre lui-même proposer, expliquer et commenter son idée, dans cette lettre d'un si grand accent et d'un langage si élevé?

A MONSIEUR LE CONSEILLER D'ÉTAT,

PRÉFET DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE.

10 floréal an XIII.

Aperçu du tableau destiné pour la salle du tribunal criminel au Palais de justice.

Trouver un sujet qui soit en rapport avec la destination d'une salle de justice criminelle, et les fonctions des magistrats qui doivent y siéger; présenter à la fois des victimes, des juges et des coupables, rendre ces objets avec cette énergie d'expression qui donne à l'âme une commotion forte et y laisse une trace profonde, seroit, si je ne me trompe, atteindre le but que l'on se propose dans l'exécution du tableau qui doit être placé dans cette salle.

Plein de cette idée, mais peu satisfait de tout ce que l'histoire nous donne sur cette matière, qui ne consisteroit d'ailleurs que dans des faits usés ou obscurs; je m'arrête à la nature de la chose même qui, remplissant en tout point les convenances, fournit le tableau le plus énergique : il est de tous les tems; appartient à tous les peuples; s'annonce et s'explique de lui-même et présente en même tems la cause et son effet.

1. L'admirable dessin donné par Constantin fils à Ledru-Rollin et acheté par le Musée 3,500 francs.

Figurés vous la vengeance publique, Némésis à l'aile de vautour, chargée de la poursuite des coupables, traînant au pied du tribunal de la justice le Crime et la Scélératesse : la Justice armée du glaive, entourée de la Force, la Prudence et la Modération, prononce l'arrêt foudroïant qui les frappe de mort. La victime ensanglantée du crime, le poignard dans le sein, gissant sans mouvement sur les marches du tribunal même, et sous les yeux de l'homicide : il est saisi de crainte, et frissonne d'horreur... Ajoutés pour sentir l'effet de ce tableau terrible, la présence des juges, l'arrivée des coupables, l'éloquence mâle des orateurs, les émotions diverses peintes sur les visages d'une assemblée nombreuse; et vous avouerés qu'il seroit difficile à l'imagination de n'être pas vivement frappé d'un tel ensemble.

Ce tableau composé de huit figures, de la largeur de dix pieds, sur huit de hauteur, destiné pour la salle principale du tribunal criminel, seroit du prix de quinze mille francs. Il seroit payé par tiers de cinq mille francs chaque, à trois époques différentes : la première à la présentation de l'esquisse : la seconde lorsque le tableau seroit ébauché; la troisième lorsqu'il seroit entièrement terminé.

Je me charge de le finir dans l'espace de dix mois, à dater du jour de la présentation de l'esquisse.

Dans l'emplacement de la salle du bas qui est de la hauteur de huit pieds, sur six de largeur, on pourroit y mettre un fait historique ou autre analogue à la justice criminelle, et subordonné au sujet du haut.

Le sujet arrêté, on en détermineroit le prix, et il seroit exécuté de suite aux mêmes clauses que le précédent.

Pour ce qui me regarde personnellement, vous devés croire que l'amour de l'art et le désir de me distinguer ne me feront rien négliger de ce qui pourra contribuer à sa perfection, et le rendre digne de l'autorité qui m'en a chargé.

PRUDHON, peintre[1].

Un seconde lettre, également adressée au préfet de la Seine, indique en termes précis la composition définitive qui va sortir des pinceaux de Prudhon :

Précis du tableau destiné pour la grande salle du tribunal criminel au Palais de Justice. La Justice divine poursuit constamment le crime, il ne lui échappe jamais.

Couvert des voiles de la nuit, dans un lieu écarté et sauvage, le Crime cupide

1. Lettre autographe signée, possédée par M. E. Marcille, et publiée par la *Gazette des Beaux-Arts*.

égorge une victime, s'empare de son or et regarde encore si un reste de vie ne servirait pas à déceler son forfait. L'insensé! il ne voit pas que Némésis, cette agente terrible de la justice, comme un vautour fondant sur sa proie, le poursuit, va l'atteindre et le livrer à son inflexible compagne. Tel est le sujet du tableau qui doit être placé dans la salle du tribunal criminel du département de la Seine.

Ce tableau, de huit pieds de hauteur sur dix de largeur, serait du prix de 15,000 francs. Il serait payé par tiers de 5,000 francs à trois époques différentes : la première à la présentation de l'esquisse, la seconde lorsque le tableau serait ébauché, et la troisième lorsqu'il serait entièrement terminé.

Je me charge de finir dans l'espace de dix mois, à dater du jour où je recevrai l'arrêté du préfet qui décide irrévocablement son exécution.

Tous mes efforts seront employés dans ce tableau à répondre aux intentions du conseiller d'État, préfet de la Seine, et à le rendre, par son énergie, digne du local qu'il doit occuper.

PRUDHON, peintre.

Musée des artistes ci-devant Sorbonne.

Paris, ce 5 messidor an XIII[1].

Prudhon ne conçut que plus tard l'idée de faire planer la Justice et la Vengeance divine sur le premier crime et le premier remords, et de donner à la belle pensée du poète païen la grandeur du drame de la Bible, en personnifiant le meurtre dans cette brute et sauvage figure de Caïn, dont on dit que le modèle était, hélas! bien près de lui. Arrivé à cette composition définitive, Prudhon se mit à peindre; et, comme emporté par son sujet, il attaqua la toile d'une main délibérée; il peignit de premier jet, avec des touches fermes et des tons rompus sans mollesse, cette toile où il échappe avec tant de force et de liberté à l'abus des glacis, à la fonte trop précieuse des couleurs, au porcelainage du *faire,* qui seront plus tard les défauts de sa manière.

Et, puisque nous sommes devant la plus belle toile de Prudhon, arrêtons-nous un moment à l'étude des procédés du peintre, qui sont, dans leur principe, les procédés du dessinateur. Sous son pinceau, comme sous son crayon, la lumière rayonne du centre des figures. Des glacis transparents l'émoussent et l'endorment sur les ombres grises. Malheu-

1. Lettre appartenant à M. Feuillet de Conches, publiée par M. Clément.

reusement, ce travail, lorsqu'il est poussé au fini, ôte trop souvent le relief et le gras aux empâtements de la lumière ; il débarrasse l'esquisse, qu'il amaigrit, des indications fortes et éclatantes, de ces plâtras éblouissants qui l'enlèvent si victorieusement du fond de la toile ; et l'on voit à regret la chaude couleur argentine de Velasquez ou de Van Dyck s'éteindre peu à peu dans des camaïeux d'une coloration triste et froide. Outre cette manière de peindre, l'abstention absolue et systématique de tout chrome, de tout jaune, que Prudhon jugeait inutile pour rendre le teint de nos races, et qui, selon ses observations, noircissait vite, tenait sa palette et la gamme de ses chairs dans des tons trop exclusivement laqueux [1]. D'autres préjugés, d'autres recherches qui devaient, d'après ses espérances, assurer la fraîcheur et la conservation de ses tableaux, trompèrent le Maître. Se défiant de l'huile, il substitua à son usage l'emploi d'une pommade qu'il faisait lui-même avec une grosse molette de buis dans le bois de laquelle il avait grossièrement enchâssé un morceau de cristal. Loin de garder dans sa fleur et sa fraîcheur la peinture de Prudhon, cette pommade, dont nous donnons ici-bas la recette, a désagrégé les substances de certaines couleurs [2] ; elle a volatilisé les bitumes, et elle a fait dans les

1. Prudhon fut, il est vrai, un coloriste inégal, hardi, singulier et quelquefois trompé dans ses effets, tantôt pâle au point de n'accuser que des ombres, tantôt formant ses clairs-obscurs par des moyens fantastiques, et, dans certaines occasions, malheureux par les transparences violacées survenues à ses toiles et par les gerçures causées par du vernis trop tôt appliqué. Mais, quand on regarde ses tableaux réussis, il est frais et vif dans ses carnations, enchanteur dans ses effets de lumière, hardi, passant sur des fonds mystérieux et laissant tous les tons locaux subordonnés à la teinte principale. Celle que Prudhon a le plus affectionnée a été nommée *clair de lune*. Ceux qui l'ont vu peindre nous disent qu'il préparait ses figures d'un ton uniforme gris azuré, en les empâtant vigoureusement, qu'il passait par-dessus les tons foncés plus légèrement, de manière à rehausser peu à peu sa couleur en lui laissant une grande harmonie et un éclat argentin. On croit que le peintre avait été amené là par l'imitation des procédés qu'il croyait avoir été employés par le Corrège. (*Histoire de l'Art pendant la Révolution*, par Renouvier, 1863.)

2. Un quarteron de mastic en larmes que l'on fait fondre dans l'esprit-de-vin ; quand il est fondu, on le passe à travers un linge bien fin ; après, on le lave dans plusieurs eaux jusqu'à ce que l'eau ne soit plus blanche en le pétrissant ; après quoi, on le fait fondre dans l'huile, en y ajoutant un quart d'un rond de cire vierge.

Combiner la quantité d'huile propre à produire une gelée, puis on la broie bien pour pouvoir s'en servir.

Quand on a fait l'opération avec l'esprit-de-vin, il faut faire fondre avec l'huile au bain-marie.

tableaux du peintre, peut-être aussi vernis trop tôt, un travail de décomposition qui avertit des dangers de l'innovation des procédés. Très préoccupé de la première préparation, Prudhon peignait souvent sur des toiles au fond brun rouge qu'il frottait à peine d'une ombre violacée dans l'ombre des figures, et qui, avec leur ton vierge et épargné par le pinceau, modelaient miraculeusement, et comme d'elles-mêmes, la paupière, la prunelle de l'œil, la retraite du nez, les lèvres, le dessous du cou. Cette toile imprimée brun rouge est le dessous habituel des derniers et des plus beaux portraits du Maître, de ces portraits de femme qui me semblent mettre Prudhon, dans le genre du portrait, je ne dis pas au premier rang des peintres français, mais au-dessus de l'école française. Vous retrouverez dans ces portraits, que la postérité admirera, — le portrait de Mme Jarre, le portrait de Mme Péan de Saint-Gilles, le portrait de Mme Frochot jeune [1], — ces caractères de grandeur spirituelle, d'animation morale, d'idéalité intime, de beauté pénétrante, cette profondeur de l'expression, ce mystère du regard, cette étrangeté délicieuse du sourire, tous les signes des inimitables portraits de la grande école italienne.

La gloire de Prudhon est dans ces portraits. Elle est dans ce tableau de La Justice et la Vengeance divine poursuivant le Crime. Elle est peut-être, avant tout, dans ces esquisses éclairées du premier feu de sa main, dans ces cartons peints, dans ces petites toiles frappées de rayons, éclaboussées de soleil, ébauches qui furent le berceau et l'école des plus étincelants coloristes de l'école française d'aujourd'hui.

Le génie de Prudhon, le voilà dans ces petites figures du musée de Montpellier : Minerve, Euterpe, Vénus, Pandore ; dans cette petite figure de l'Abondance, chez M. de Boisfremont. Le voilà tout entier, ce génie du peintre, dans l'admirable esquisse de Vénus et Adonis possédée par M. E. Marcille. L'ombre de ces grands arbres, ce bois obscur et baigné

1. Les *Nouvelles Archives de l'Art*, 1856, ont publié, à l'adresse du peintre Hersent, et à la date du 20 octobre 1822, une curieuse lettre de Prudhon relative aux portraits de M. Frochot, de sa fille, de Mme Bellanger, qu'il a faits ou entrepris de faire « *et avec arrangements de prix qu'on veut lui faire subir* ». Il ajoute : « *Je ne vous dissimulerai pas que le portrait ne me plaît pas tellement à faire, que je n'éprouve quelquefois une sorte de saciété* (sic) *lorsque plusieurs se présentent de suite ou à la fois.* » Et il combat vivement la modestie « *qui lui fait hésiter de prendre place près de lui pour l'aider dans l'exécution de ces portraits.* »

de jour où flotte, sous la tiède haleine de midi, comme un fluide d'or ; ce corps de Vénus, ce ventre et ces cuisses dans le soleil, qui font penser à l'ivoire légèrement teinté de pourpre auquel Homère compare les membres des dieux ; ce rayon qui jette entre deux branches son baiser à Vénus, lui mord l'épaule, lui caresse le ventre, lui danse sur les genoux ; cette tête, ces bras, cette poitrine, cette gorge, qui flottent dans l'ombre délicate et tendre d'un voile d'azur et de gaze ; ces tons chauds, ardents, ambrés du chasseur nu, auquel la déesse prête le reflet lumineux de sa divinité ; ces amours, aux pieds du couple, pêle-mêle avec les chiens de Laconie, fouettés de soleil et de l'ombre errante des feuilles ; cette volée d'enfants ailés perdus dans la nuit rousse des lointains et dont un coup de jour vermillonne le talon ; ce fond sourd et transparent, taché de lueurs d'écaille, au travers duquel éclatent les réveillons de carmin d'une grenade ouverte ; ce rayonnement fauve où pétille et papillonne, çà et là, comme un éclair de pierre précieuse, — cela seul suffirait à l'immortalité du peintre.

VI

La gloire s'approchait donc enfin de lui, et il la sentait venir. L'ambition de ses jeunes espérances se réalisait. La mauvaise fortune semblait passée, et cependant l'homme n'était pas heureux. Il avait eu à subir toutes les douleurs, le long martyre d'un mari lié à une femme indigne de lui. Encore si cette femme inférieure avait racheté, auprès de Prudhon, la pauvreté de son esprit et la bassesse de ses goûts par les grâces de cœur attachées à son sexe, par ces vertus de caractère qui font le pardon des femmes inférieures !... Mais la malheureuse avait torturé Prudhon. C'étaient des scènes continuelles, des colères où éclataient les violences de la paysanne, des emportements et des querelles qui troublaient le silence et la paix de son laborieux atelier de la Sorbonne. Prudhon en était venu à fuir son intérieur après son travail : il se sauvait et allait respirer tous les soirs chez son ami Constantin. A bout de patience, il se décidait à une entière séparation (avril 1803), et il se croyait délivré ; mais la terrible

femme venait encore apporter à la Sorbonne le trouble de ses visites, le scandale de ses colères. Prudhon était obligé de solliciter contre elle, au nom de son repos, l'amitié et le secours de Denon, dans la triste lettre qui suit :

Monsieur,

C'est une peine pour ma délicatesse de vous entretenir de choses qui me révoltent et me font rougir, je suis outré et humilié tout à la fois quand je parle d'une femme qui, n'ayant ny fierté ny amour propre, n'a pas crainte de montrer la bassesse de son âme par les scènes atroces, dégoûtantes et scandaleuses qu'elle n'a cessé de me faire; par ses propos infâmes contre toutes les personnes qui m'avoisinoient et par la manière insupportable dont elle a agi avec tout le monde. Sans la considération particulière qu'ont pour moi mes confrères, ils auroient dans le temps porté des plaintes au ministre de l'intérieur pour écarter quelqu'un, dont la méchanceté soutenue récidivoit journellement tout ce qui pouvoit leur être désagréable et incommode. Messieurs Girodet et Meynier ne l'ont que trop éprouvé, puisque le premier s'est vu forcé, étant au Louvre, de transporter son travail et son atelier aux Capucines, place Vendôme : il étoit temps pour le second, dont l'extrême bonté a soutenu la patience, que je la mis (sic) *hors de chez moi ; car il étoit excédé de ses invectives, de ses criailleries et du tapage qu'elle ne cessoit de faire au-dessus de chez lui ; et combien n'étoit-il pas désagréable et fâcheux pour moi qui suis sensible et aime la paix, d'avoir à répondre à des plaintes trop justes, réitérées à chaque instant, auxquelles il n'étoit pas possible de faire droit avec un être de l'humeur et du caractère de celui-là !*

D'après ce, l'on sent combien une telle femme est un objet insupportable et scandaleux dans un lieu comme la Sorbonne, et combien j'ai de raisons de solliciter un ordre du ministre pour l'empêcher d'y remettre le pied.

Le gouvernement qui considère les arts, loge les talens; dans le local qu'il leur accorde il est nécessaire pour l'ordre et la tranquillité, qu'il y ait une police qui puisse en exclure quiconque oseroit la troubler. Ma femme est dans ce cas, elle n'est point artiste, elle nuit à la tranquillité de mes voisins, elle nuit à mon repos, à l'exercice de mes talens et à l'éducation de mes enfans; je suis fermement décidé à ne plus avoir rien de commun avec elle. Depuis six mois elle est hors de ma maison ; je lui donne tout ce qui lui est nécessaire, agréable même; une pension que je lui fais pourvoit à ses besoins, mais il lui manque sur qui exercer son humeur âcre, et, pour se satisfaire sur ce point, elle voudroit tenter son retour à la Sorbonne; je demande donc qu'il ne lui soit plus permis, défendu même de rentrer dans un local où elle ne rapporteroit que le trouble et le scandale.

Je m'arrête, Monsieur, n'en voilà que trop sur ce sujet. Pardon mille fois si j'abuse de votre condescendance; à peine ai-je l'avantage de vous approcher que je vous demandé des grâces et sollicite votre intérêt, mais c'est un artiste, c'est un compatriote qui vous prie de lui rendre un service bien important et bien urgent. Si vous daignez vous employer en sa faveur, il ne doute pas de la réussite, et il en conservera toute sa vie le souvenir de la reconnaissance.

J'ai l'honneur d'être avec un entier dévouement,

Monsieur,

Votre très humble serviteur et compatriote,

PRUDHON, peintre.

Le 7 vendémiaire an XII (30 septembre 1803)[1].

Sous ces coups, le cœur de l'homme saignait encore. Blessé par de si dures déceptions, refoulant les tendresses de sa nature, renonçant, non sans déchirement, à ces belles chimères, les besoins de son âme et de son caractère, une vie d'intérieur, intime, douce, bercée par la main, égayée par le sourire d'une femme, Prudhon vivait isolé, et il se sentait seul, quand les sollicitations d'un ami, surmontant ses vives répugnances, le décidèrent à donner des leçons à une élève de Greuze, que la mort de Greuze laissait sans maître. Et M[lle] Mayer entrait dans la vie de Prudhon.

Ce n'est point une jolie femme que M[lle] Mayer. Une peau très brune, un nez presque épaté, une grande bouche rappelaient en elle, au premier regard, le type de la mulâtresse. Pourtant regardez ce portrait, passé de l'alcôve où Prudhon le garda jusqu'à sa mort dans les mains de l'heureux M. Laperlier : c'est une enchanteresse que cette femme sans beauté. Dans ce visage que la vie et l'âme de la physionomie illuminent, tout est charme, jusqu'à ce nez épaté et cette grande bouche. Sous mille petites

1. *Archives de l'Art français.* M. Clément raconte que la lettre n'eut pas l'effet désiré. « M[me] Prudhon, de plus en plus violente et insatiable, continua à abreuver son mari d'avanies et à le harceler de ses continuelles demandes d'argent. Cet état de choses dura pendant plusieurs années encore, jusqu'au moment où la malheureuse, étant parvenue jusqu'à l'Impératrice, fit devant elle une scène tellement scandaleuse qu'on l'enferma dans une maison de santé, sous l'œil de la police, tenue par M. Déodore de Piron, et où l'on mettait les fous et les ennemis politiques. Elle n'en sortit que pour aller demeurer chez son fils Eudamidas à Toul, où elle mourut en 1834. »

boucles noires, folles et libres, qui font jouer sur le front les anneaux de leurs ombres légères et battent les joues de leurs tortillons défrisés, un sourire errant voile de tendresse deux grands yeux noirs, allongés et fendus comme les yeux de l'Orient. La lumière accuse un méplat charnu et sensuel sur le petit nez dont les deux narines se retroussent dans l'ombre. Le rire semble chatouiller la bouche aux coins malicieux, qui s'entr'ouvre et montre à demi les dents. Le dessous des yeux, du nez, cette bouche et tout le bas du visage éclairés, selon l'habitude de Prudhon, avec les grands partis pris d'un jour d'atelier, s'enfoncent dans les ombres étranges où le regard se perd en rêveries. Amoureuse, moqueuse, sentimentale, ardente, pensive, voluptueuse, passionnée, telle est cette tête mystérieuse et fascinatrice dans sa mutinerie, où l'on retrouve l'énigme du sourire de la Joconde. Approchez-vous du portrait : vous ne distinguerez pas les tons. Ce n'est qu'une ébauche, qu'une vapeur, le travail hâté et béni d'une heure d'inspiration. A peine si Prudhon a voilé d'un mauvais châle lie de vin les épaules et la gorge de son buste. Sur le fond brun rouge de la toile, qui reparaît ici et là, ce n'est dans les ombres qu'un frottis qui semble un lavis d'encre; sur les lumières de la chair, ce ne sont que les glacis transparents de quelques teintes laqueuses. Mais l'âme du Maître a passé dans cette image, faite à si peu de frais, avec un rien d'effort, légère comme un souffle, immortelle comme un baiser du génie! Cette figure vous parle, elle vous ravit avec ce je ne sais quoi de magique qui, dans les chefs-d'œuvre, est au-dessus et au delà de la peinture, et semble échapper à la matérialité des moyens du peintre, à l'épaisseur des couleurs, aux liens des lignes; et ce n'est plus une femme que l'on croit voir, mais le type même de Prudhon [1], sa muse familière et bien-aimée, incarnée dans la grâce et la volupté de son Œuvre.

Mlle Mayer avait l'enjouement de sa physionomie, les profondeurs et

1. Le type de Prudhon « avec ces arcades sourcilières profondes et ces grandes bouches qui prêtent à la fois à la force, à la rêverie, à la tendresse », — ainsi que le définit très justement M. Renouvier; — d'où vient-il? du mélange de l'étude des bas-reliefs grecs avec l'étude de figures amies ou aimées, de Mme Copia, de Mlle Mayer, de Marguerite, le modèle préféré du peintre, — et peut-être aussi de son type à lui, du type retracé dans le portrait envoyé d'Italie à Dagoumer, ce portrait à l'œil plein d'ombre, à la lèvre boudeuse, à la physionomie de douceur et de rêverie.

les contrastes de l'expression de son visage. Sur un fond de sentimentalité, des ardeurs de passion, une gaieté piquante, l'exaltation d'une nature nerveuse, la malice de l'esprit, luttaient et se mariaient en elle d'une façon délicieuse, comme les ombres et les lumières de son portrait. La femme avait tous les dévouements et toutes les séductions capables de consoler, de réchauffer et de rattacher au bonheur le triste cœur de Prudhon. Le maître et l'élève s'aimèrent; et avec cet amour l'horizon d'une nouvelle vie s'ouvrit devant Prudhon. Auprès de cette compagne, amusé par l'originalité de sa causerie, ranimé par la vivacité un peu méridionale de son humeur et de sa parole, retrouvant son orgueil d'artiste sous la flatterie de ce culte et de cette adoration, Prudhon s'abandonnait à cette liaison qui lui donnait le repos, l'oubli et la caresse d'un beau soir; ou plutôt il s'y précipitait avec une passion de jeune homme et toutes les ferveurs amassées depuis si longtemps au fond de lui. Maîtresse d'elle-même par la mort de son père, Mlle Mayer venait loger auprès de Prudhon; son atelier à la Sorbonne n'était séparé que par un palier de l'atelier de son maître et de son ami. Tout le jour elle était chez lui, travaillant à ses côtés; elle prenait ses repas avec lui; elle tenait sa maison; elle s'occupait de l'éducation de sa fille, pour laquelle elle était tout à la fois une mère et une sœur aînée. Prudhon, qui n'avait eu que sa mère pour l'aimer, ne savait comment payer Mlle Mayer de tant de dévouement et de tant de bonheur.

Dans sa reconnaissance, il rêvait de partager son talent avec cette « amie de son cœur »; il voulait l'associer à sa gloire. La preuve de cette générosité du peintre, nous la trouvons dans cette suite de neuf dessins, conservée par M. de Boisfremont et qu'on pourrait appeler l'histoire d'un tableau de Mlle Mayer. Ce sont toutes les études d'une Naïade lutinée par les amours et qui, poussée à bout, ne sachant comment s'en débarrasser, leur jette l'eau de son urne. Il faut voir avec quelle patiente application, avec quel cœur Prudhon a mis, pour ainsi dire, toute la composition sous la main de Mlle Mayer. Il y a des croquis d'ensemble, puis des études séparées où tous les détails sont cherchés et fixés, le mouvement de la Naïade, la débandade de la petite troupe, le culbutis des polissons nus que l'eau cingle; puis enfin, c'est le corps de la Naïade, une des acadé-

mies les plus finies, les plus parfaites qui soient sorties du crayon de Prudhon. Mais ce n'est point assez que ces indications qui dictent à M[lle] Mayer toutes les lignes de son tableau : Prudhon veut faire passer son pinceau même dans les doigts de M[lle] Mayer; à côté des études dessinées il y a l'esquisse peinte du tableau, où Prudhon donne à M[lle] Mayer l'accord des tons, les couleurs de sa palette, tant il met de soins à la guider, à lui souffler son inspiration, à l'approcher de son génie, tant il met d'ardeur et de patience à essayer de lui donner un peu de son immortalité !

VII

En 1808, devant le tableau de « la Vengeance divine », l'Empereur donnait à Prudhon la croix de la Légion d'honneur.

Le dessinateur républicain ardent et convaincu de la Constitution de 1793 et des symboles patriotiques [1] s'était vite rallié à l'opinion publique. Facile à l'enthousiasme, il fut des premiers à saluer la jeune gloire du vainqueur d'Italie. Au Salon de l'an IX, il traduisait la pensée de la

1. Prudhon, ainsi que presque tous les artistes de son temps, s'était donné entièrement aux idées nouvelles. Nous avons son vote motivé pour le tableau de *Brutus* d'Harriet, comme membre du jury dans le concours des prix de peinture de l'an II. Quand le jury se transforme en club révolutionnaire des Arts, Prudhon en devient le secrétaire adjoint, et dans la séance du 4 germinal, lit un discours où il « considérait les Arts sous des rapports philosophiques et en parlait dans le genre de Rousseau ». Il terminait en développant les idées d'Hassenfratz, à savoir que les Arts, jusqu'alors tournés vers *le goût de la classe des hommes paresseux*, devaient maintenant parler au goût des hommes laborieux. C'était le dessinateur de ces dessins : la Constitution, la Loi, l'Égalité, la Liberté, au bas de laquelle il écrivait : *Elle a renversé l'hydre de la tyrannie et brisé le joug du despotisme*. C'était le peintre de ces tableaux perdus représentant les journées glorieuses de la Révolution, pour lesquels il eut une fois le prix de 5,000 francs, une autre fois le prix de 2,000, — et dont peut-être le tableau de « la prise de la Bastille », composé de plus de cent cinquante petites figures, que mentionne M. Lacroix, serait le sujet d'un de ses deux concours. C'était enfin, comme le raconte M. Sensier, d'après des traditions conservées dans la famille Fauconnier, l'habitué des Jacobins et des Cordeliers, l'homme qui rapportait chez lui, de l'éloquence de « l'Incorruptible, » une espèce de délire patriotique.

France et l'admiration de la patrie dans cette belle allégorie de la Paix[1], achetée par Bruun Neergaard, où Bonaparte, entre la Victoire et la Paix, est debout sur un char de triomphe que précèdent les Jeux et les Ris, que suivent les Muses, les Arts et les Sciences. Napoléon avait gardé souvenir de l'allégorie; il appréciait bientôt le peintre. Et si Prudhon ne fut pas le peintre officiel de la nouvelle cour, il en fut du moins le peintre intime : il fut le portraitiste ordinaire et familier des femmes de la famille impériale. A lui revenait l'honneur de peindre l'impératrice Joséphine dans le frais décor de la Malmaison. On retrouve, dans les collections, des études, des esquisses, des ébauches à l'huile, toutes sortes de projets de portraits de la reine Hortense et des sœurs de l'Empereur. Et s'il laisse les portraits, c'est pour donner l'aide de son pinceau et de son imagination de décorateur aux pompes des fêtes publiques de l'Empire [2], à la célébration des victoires, ou pour illustrer de son crayon de vignettiste un roman de Lucien Bonaparte.

Le divorce de Joséphine n'enlevait à Prudhon rien de cette faveur. La protection impériale continuait pour le peintre, qui obtenait de commencer le portrait de la nouvelle impératrice. Il en a laissé un délicieux profil, surmonté d'un diadème à demi perdu dans les tresses et les boucles des cheveux, et dont la ligne a le style et la sévérité gracieuse d'un médaillon antique. Il arrivait même que le goût de la nouvelle impératrice pour le dessin, le besoin d'une distraction qui l'occupât approchaient encore Prudhon des grâces de la cour. Marie-Louise ayant témoigné le

1. Sous le Directoire, dans une première composition, dont la gravure exécutée par Picot est assez rare, Prudhon avait témoigné son enthousiasme pour le vainqueur de l'Italie. Il avait fait monter dans le ciel, par un groupe d'amours, un portrait du général aux cheveux longs, qu'une Renommée volante désignait du doigt, tandis qu'une figure de l'Anarchie, les mains enchaînées derrière le dos, le carcan au cou, était agenouillée dans un coin de son dessin. La composition portait pour titre : « *Allégorie relative à Buonaparte, général des armées françaises...* »

2. Dans une lettre du 22 mai 1810, que nous communique M. Laperlier, Prudhon réclame du préfet de la Seine, pour les dessins des peintures coloriées en transparent et représentant le sujet des Noces d'Hébé et d'Hercule, figures de six pieds et demi, au nombre de quarante et un, et de deux groupes de sculpture, composés de six autres figures de même proportion, placés sur les avant-corps de la loge de Leurs Majestés, une somme de 8,000 francs, ainsi qu'une somme de 9,000 francs pour les sculptures ornant le trône de Leurs Majestés.



BRAS DE FAUTEUIL DE MARIE LOUISE
(Collection de Goncourt)

désir d'avoir un maître de dessin, l'Empereur, sur la liste des candidats, nommait Prudhon que la liste avait oublié, et qui fort étonné de recevoir son brevet, était obligé d'aller s'acheter le chapeau et l'habit à la française pour aller donner la première leçon à l'Impératrice-Reine. J'ai vu un curieux souvenir de ces leçons de Prudhon : c'est un pastel copié par Marie-Louise d'après une vierge du Guide, où le *corrigé* du maître perce partout, sous les lourdeurs, les tremblements et les maladresses de cette main d'impératrice jouant à la peinture.

En 1810, quand la ville de Paris songea à offrir ce berceau et cette toilette dont elle voulait faire les dignes cadeaux d'un peuple à un empereur, c'était au maître de dessin de l'Impératrice, au peintre choisi entre tous pour faire le portrait du roi de Rome, que la ville recourait, comme à l'homme dont le talent et l'invention devaient être le plus particulièrement agréables à Leurs Majestés. Et c'était Prudhon qui imaginait tout ce mobilier. Il dessinait l'écran exécuté en vermeil et en lapis, et ses barques égyptiennes surmontées de figures d'Isis, emblème de la ville, portant les autels de l'hymen enguirlandés de fleurs, et ses colonnes de laurier et de lierre enserrant la glace, et son entablement corinthien où deux amours, aux deux côtés de Mars et de Minerve, rapprochent l'aigle d'Autriche et l'aigle de France. Il dessinait la table à miroir dont le miroir était encadré de fleurs liées par le Plaisir volant, et couronné d'une Flore entourée des génies du Commerce, de l'Industrie, du Goût, de l'Harmonie. L'allégorie du peintre animait ainsi tout le mobilier par des personnifications et des images. Cette ingénue de la fable antique qui occupa si longtemps sa pensée, Psyché, enchaînait l'Amour dans la ligne ondulante d'un bras de fauteuil ; et sur le berceau, le berceau impérial, dessiné pour être exécuté en vermeil, burgau et nacre, Prudhon montrait la Gloire planant sur le monde et soutenant « la couronne de triomphe et d'immortalité » ; au milieu de cette couronne brillait *l'astre Napoléon,* tandis qu'au pied du berceau un jeune aiglon, prêt à s'envoler, semblait essayer ses forces et aspirer à l'espace.

VIII

Cette liaison de M[lle] Mayer semblait porter bonheur à Prudhon. M. de Sommariva, qui lui avait acheté son ZÉPHYR, lui commandait d'autres tableaux. M. de Talleyrand lui demandait son portrait et venait se faire peindre dans son atelier [1]. La critique était forcée de s'incliner devant son nom et de saluer ses œuvres. L'Institut lui ouvrit ses portes. La mode adoptait sa gloire. L'argent venait le trouver. Il avait à son foyer la douce et enthousiaste adoration d'une femme à laquelle il rapportait tous ses actes, toutes ses pensées, toutes ses espérances. Le présent et l'avenir, la vieillesse elle-même, lui souriaient, quand un coup de foudre brisa sa vie et son cœur.

Impressionnable et exaltée de nature, M[lle] Mayer était arrivée à l'âge où souvent, chez la femme, l'âme cède à l'inquiétude et au tourment des agitations nerveuses, et semble perdre, à la plus misérable contrariété, la mesure des choses de la vie, au moindre chagrin, le sang-froid de la raison. Déjà, sur des soupçons sans motif, elle avait éclaté en scènes de jalousie [2], et par moments, son esprit ardent et qui se troublait, se répandait en paroles étranges. M[lle] Mayer se trouvait dans cet état d'irritation et

1. « *J'ai reçu de M. Perrey la somme de cinquante louis pour le portrait de S. A. S. le prince de Bénévent.* « PRUDHON. »

Paris, ce 19 novembre 1807.

(Collection de lettres autographes de M. E. Leblant, membre de l'Académie des inscriptions.)

Prudhon ayant fait une répétition de ce portrait de M. de Talleyrand pour la duchesse de Courlande, et réclamant pour cette répétition une somme de 7,000 francs, écrivait à la duchesse, en 1817, à propos d'une difficulté sur ce prix, « *que ces sortes de discussions n'étaient faites ni pour son talent ni pour sa personne* »; et il demandait à reprendre son portrait. (Lettres de Prudhon, communiquées par M. Laperlier.)

2. Les études historiques et artistiques publiées par MM. Fillon et Rochebrune racontent qu'en 1818, M[lle] Mayer trouvant sur le chevalet un portrait de visiteuse dont la beauté avait entraîné Prudhon à solliciter la permission de faire une esquisse, — esquisse faite *con amore*, — elle mit en pièces le portrait et du même coup détériora le dessin de la médaille destinée à rappeler la victoire de Manuel aux élections.

d'excitation maladive, quand le renvoi des artistes de la Sorbonne était réclamé et obtenu par la Faculté de théologie. Mille craintes aussitôt montaient à son esprit, affluaient à son cœur. Préoccupée de sa situation fausse, sur laquelle elle croyait fixés les yeux du monde, elle voulut voir dans ce déménagement forcé un éclat, la publicité de sa liaison avec Prudhon. Peut-être la nécessité d'une rupture lui apparut-elle...

« Son imagination s'échauffa, — dit M. Charles Blanc dans sa charmante et délicate notice, — et tant d'inquiétudes, se joignant à l'altération de sa santé, achevèrent de troubler sa raison. Le matin du 26 mars 1821, M. Brâle lui trouva le front horriblement plissé, l'œil hagard. Elle avait auprès d'elle une petite fille de douze ans, nommée Sophie, qui était son élève ; elle eut la présence d'esprit de lui donner congé ce jour-là ; mais, comme l'enfant s'éloignait, Mlle Mayer, dit-on, la rappela, se mit à l'embrasser avec effusion, et, prenant une bague, elle lui en fit cadeau, avec prière de bien la conserver, sans s'apercevoir que la petite Sophie était tout étonnée de cette expansion subite, de cet adieu inexpliqué. Peu de temps après, on entend la chute d'un corps; on accourt, on trouve Mlle Mayer étendue par terre et baignée dans son sang. Elle avait pris les rasoirs de Prudhon, et, après avoir essayé le tranchant sur sa main, elle s'était placée devant la glace et s'était coupé la gorge. L'hémorrhagie n'avait duré que quelques minutes : elle était morte [1]. Prudhon travaillait dans son atelier. Devant aller ce jour-là à l'Institut, il se leva pour s'habiller sans doute ; mais, apercevant des visages pâles et sur une légère rumeur qui s'apaisait à son approche, il eut le pressentiment de son

1. Toutes sortes de causes amenèrent au suicide cette créature passionnée et inquiète, de méchants cancans, et à la fois la crainte d'être abandonnée, et des scrupules donnés à la dernière heure par une amie, peut-être même aussi un tardif éveil sur sa ruine, — toute sa petite fortune, 80,000 francs s'étaient fondus dans le désordre de la maison de l'artiste. Mais le suicide n'était encore qu'une tentation lointaine, le rêve du noir de ses idées pendant une heure, quand un mot cruel de Prudhon en fit une résolution subite. Mme Belloc racontait à M. Clément que le matin du jour où Brâle avait été frappé de l'air hagard de Mlle Mayer, on avait apporté une lettre à Prudhon qui lui apprenait une maladie de Mme Prudhon dont l'annonce semblait mortelle. Tout à coup Mlle Mayer dit à son amant : « Monsieur Prudhon, si vous devenez veuf, vous remarierez-vous ? » Prudhon, tout à la pensée de ce qu'il avait souffert avec sa femme, s'écria avec un geste d'effroi : « Ah ! jamais ! » Sur ce *jamais,* sans un mot, Mlle Mayer passe dans le cabinet où Prudhon avait coutume de s'habiller, prend un rasoir, descend, tra-

malheur. En vain M. Pajou voulut l'entraîner, on ne put le retenir, et il sut tout de ses yeux... »

Arraché de ce corps sanglant qu'il tenait embrassé, Prudhon fut emmené chez M. de Boisfremont. Il vécut encore deux années, deux années longues comme un exil. Ce sang, cette mort, le 25 mars 1821, lui étaient toujours présents; et, replié sur lui-même, solitaire, enfermé dans ses souvenirs et ses regrets, embrassant cette ombre qu'on ne pouvait lui ravir, détaché des orgueils de l'artiste, insensible au bruit de son nom, de sa gloire, abandonnant son corps à l'accablement de son âme, lassé de vivre, peut-être tenté par l'exemple et sollicité par le suicide, il écrivait à sa fille :

« ...*Oh! que la chaîne de la vie est pesante; seul sur la terre, qui m'y retient encore? Je n'y tenais que par les liens du cœur; la mort a tout détruit... Ma vie est le néant... L'espérance ne détruit point l'horreur des ténèbres qui m'environnent!... Elle n'est plus, celle qui devait me survivre... La mort que j'attends viendra-t-elle bientôt me donner le calme où j'aspire?... C'est à la tombe, à mon amie, que s'attachent toutes mes pensées, tous mes vœux!...* »

Il n'y avait plus, pour donner à Prudhon la patience de vivre et la force de souffrir, que les choses qui lui parlaient de celle qui n'était plus,

verse la cour, remonte dans l'appartement, entre dans le petit salon, se met devant une glace, et....

Un procès-verbal, dressé par Monyer, commissaire de police, en présence de M. Cloquet, médecin, et donné par M. Jal, dans son *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire,* s'exprime ainsi :

« La demoiselle Mayer (Constance), étant dans l'appartement de M. Prudhon, artiste peintre, où elle avait une partie de ses effets, M[rie] Sophie Duprat, élève en peinture de la défunte, venant de la quitter vers les onze heures, et de la laisser seule dans cet appartement... se porta deux coups de rasoir, dont le dernier pénétra jusqu'au vertèbre cervical (*sic*)... elle dut mourir sur-le-champ. Elle s'était placée devant une glace pour se porter le deuxième coup et était tombée sur le dos, les pieds tournés du côté de la porte de communication. »

Il résulte encore de cette pièce que M[lle] Mayer, au dire de M. Trézel, qui la connaissait depuis dix-huit ans, était atteinte d'une maladie noire, dont les caractères avaient paru plus graves depuis quinze jours, et que cette gravité s'était manifestée par un débordement extraordinaire de bile, dont elle avait été traitée par Dagoumer. (*Archives de la police,* carton des événements, an 1821, n[os] 9863-8400.)

que les reliques qui lui faisaient toucher sa mémoire. Le courage de peindre ne lui revenait que pour reprendre « La Famille malheureuse », laissée inachevée sur le chevalet par Mlle Mayer.

Revenant sur ces traits qu'il avait tracés, repassant sur ces tons qu'elle avait posés, promenant le pinceau partout où le sien s'était promené, Prudhon trouvait un âcre plaisir, une douloureuse et chère volupté à se rapprocher ainsi de la morte. Il travaillait lentement, s'attardant à finir cette scène désolée, où il mettait les plus pieuses caresses de son pinceau. On eût dit qu'il prolongeait un dernier tête-à-tête, un suprême adieu. Et, le tableau fini, il ne voulait pas encore le quitter; il le dessinait sur pierre lui-même, et donnait cette lithographie qui fit presque une émeute chez Engelmann.

Puis suivirent des jours que Prudhon comparait lui-même à un demi-sommeil oppressif; ce fut une vie lourde, lente, monotone et lugubre. Enfermé dans la retraite sauvage de son atelier, agenouillé à toute heure devant cette chère et sainte mémoire vers laquelle sa pensée montait comme une prière et comme une litanie, déjà souffrant de cette maladie du chagrin, un squirre au foie, donnant le matin, par habitude, une heure ou deux au dessin, Prudhon ne sortait plus que pour visiter la tombe du Père-Lachaise, ou errer sur les boulevards extérieurs du haut de la rue du Rocher. La mort enfin avait pitié de lui ; mais, comme elle approchait, Prudhon fut tout à coup pris d'une fièvre de travail. Le peintre de l'Assomption se mit à jeter, avec feu et en hâte, et comme s'il se savait attendu, le reste de ses forces, le dernier effort de sa vie sur un Christ en croix, commandé par la ville de Metz. C'est le Christ qu'on admire aujourd'hui au Louvre, cette toile désespérée qu'emplissent les ténèbres de la troisième heure et le gémissement du *Lamma Sabbactani*, ce martyre d'un Dieu que Prudhon mourant semble avoir peint avec les souffrances de son corps et les crucifiements de son cœur...

Alors les pinceaux lui échappèrent des mains. De son lit de mort, il dit à ses amis : *Ne me pleurez pas, c'est mon bonheur*. On eût dit qu'il s'envolait de la vie. Le 16 février 1823, la France avait perdu Prudhon [1].

1. Voici la lettre de faire part :

Vous êtes prié d'assister aux convoi, service et enterrement de Monsieur Pierre-Paul Prudhon, peintre d'histoire

IX

Parcourez l'œuvre de Prudhon : un rêve, le songe d'une nuit d'Ionie. Il semble d'abord que ce soit l'éveil d'un Olympe, et que l'on entende des voix, des lyres invisibles, des chansons milésiennes, le pas volant d'une déesse, la course ailée d'un dieu, le bruit d'oiseau du zéphyr, toutes les harmonies matinales et voilées de cette première heure du ciel antique où l'Amour brisant l'œuf de la Nuit déposé dans l'Érèbe, s'accouple au Chaos et donne l'être au Monde. Bientôt la lumière sereine, le jour céleste de l'allégorie se lève sur le poème du peintre et sur ce chœur de figurations divines qui semblent les idées d'un Univers naissant personnifiées dans d'aimables statues. Les Saisons volent, les Heures jouent, les jeunes Hyménées dansent, les Muses se joignent aux Muses, l'Immortalité couronne la Poésie... L'ombre de la Grèce est devant vous, son génie rayonne à vos yeux dans une douce lueur, dans une expression tendre : ainsi se montrerait un dieu de Phidias sous un vers de Virgile. Le charme d'un sourire ému, la caresse du sentiment, voilà dans Prudhon la grâce nouvelle des divinités immortelles de la Fable. Il y a dans tout son Œuvre, d'une passion si suave, le souffle et le rayon

membre de l'Institut et de la Légion d'Honneur, décédé en sa maison, rue du Rocher, n° 34, qui se feront le mercredi 19 février 1823, à midi, en l'église de Saint-Louis d'Antin, sa paroisse.

De Profundis

De la part de Mme sa veuve, de MM. ses fils, de M. son gendre, de Mme sa fille et belle-fille.

Le portrait de Prudhon, gravé par son fils, est un portrait de M. Viardot père. Les deux portraits qui nous donnent le mieux l'image de la jeunesse et de la vieillesse du peintre sont : la miniature donnée à M. Fauconnier et dont a hérité M. Pelée, et la miniature de Boilly que possède M. Eudoxe Marcille. La miniature de M. Fauconnier, exécutée par l'artiste et malheureusement pas encore gravée (depuis que cette note a été écrite, la miniature a été gravée par A. Leroy, en tête de mon Catalogue raisonné de l'Œuvre de Prudhon. Rapilly, 1876), le représente à vingt ans, dit M. Sensier, « le teint frais et légèrement coloré, les yeux d'un gris limpide comme ceux d'un enfant, le front placide et les cheveux blonds un peu poudrés, la bouche souriante et voluptueuse». La miniature de M. Boilly, qui est une copie d'une première miniature, a été faite d'après nature, au moment où le peintre commençait à avoir les cheveux gris. Elle a été gravée par M. Hillemacher et par son frère.

de l'amour; et l'on croirait y voir lâchée, comme un essaim de petits génies familiers, toute la couvée des Cupidons que le poète grec disait logés dans son sein. Quelle jeunesse, quelle première fleur de l'imagination du poète, dans tous ces petits tableaux, baignés du soleil de Mitylène, où le peintre, avec la grâce de Longus, donne au premier baiser l'ingénuité pour pudeur! Cependant son génie mûri l'appelle à un plus haut idéal; et c'est dans cette fraîche, cette pure et cette ingénieuse légende de la Fable qu'il va chercher le plus éthéré et le plus attique symbole de l'amour : il peint la figure mystique où se mêlent l'innocence et la curiosité de la vierge, cette transparente image, l'âme sous un voile de gaze, — Psyché. Puis, dans la fuite des illusions et l'ombre des vieilles années, l'imagination du peintre se recueille et s'attriste. Les amoureuses images des mythes et des romans du paganisme s'éloignent de lui. La mélancolie, et bientôt une désolation religieuse, envahissent son Œuvre comme son cœur. Et voilà qu'à la fin de ce poème voluptueux du peintre, la Psyché qu'il a peinte, enlevée par le Zéphyr sur l'oreiller des amours, Psyché, retombée à terre, se spiritualise et se transfigure. Purifiée par l'épreuve et la douleur, déchirant son voile, elle devient l'âme, cette âme nue et ailée, dégagée des liens terrestres, repoussant du pied la vie, — ce rocher battu par une mer implacable, — et montant à la lumière, les mains tendues au ciel. Elle est l'âme chrétienne dont Prudhon jette l'aspiration dans une toile immense, en répétant à ses amis ces paroles du Psalmiste : *Oh! qui donnera à mon âme, comme à la colombe, des ailes pour s'envoler au lieu de mon repos!*

NOTULES

A propos de l'envoi de Prudhon à l'école de dessin de Dijon, tenue par Devosge, voici une pièce curieuse donnée dans les *Annales de l'Académie de Mâcon,* t. XIV, année 1877, et tirée des *Archives de Saône-et-Loire :*

DÉLIBÉRATION DU 17 MAI 1774.

Monseigneur l'évêque de Macon, chef et président né des États et pays le comté du Maconnais, le révérend père dom Chamoux, prieur de Cluny, élu du clergé ; Monsieur Dangy, maire de Macon, élu du Tiers-Etat, et les officiers desdits Etats soussignés assemblés au palais épiscopal en la chambre des Etats.

Mgr l'Evêque a dit que pendant la séance du chapitre de Cluny, Pierre Prudhon, natif de ladite ville de Cluny, âgé de 16 ans, fils de Christophe Prudhon, tailleur de pierre, lui auroit été présenté à cause du talent qu'il montre pour le dessein ; qu'ayant examiné les ouvrages que ce jeune homme a faits sans maître, il avoit effectivement trouvé qu'il pourroit faire des progrès considérables dans cet art, à quoi il auroit ajouté qu'ayant été instruit que les parents de ce jeune homme étoient hors d'état de luy procurer les maîtres nécessaires pour se perfectionner, il avoit pensé que la province pourroit se déterminer à faire la dépense nécessaire pour envoyer le dit Pierre Prudhon à l'école gratuite de dessein établie par Messieurs les Elus généraux de la Bourgogne ; mais que comme la province ne peut se déterminer à une dépense qui n'a pour objet qu'un individu sans chercher à faire par la suite le bien public, il estimoit qu'il convenoit de proposer à ce jeune homme de venir enseigner à Macon, lorsqu'il se sera suffisamment perfectionné à Dijon.

La matière mise en délibération, il a été unanimement arresté que le dit Pierre Prudhon sera envoyé à Dijon, pour fréquenter assidument l'école de dessein, se perfectionner dans cet art, autant que ses dispositions naturelles font

présumer qu'il est en état d'acquérir du talent, à la charge par le dit Pierre Prudhon de venir enseigner le dessein à Macon pour les appointements qui lui seront fixés.

Et Monseigneur a été supplié de vouloir bien prendre la peine d'écrire à Monsieur de Blancé pour l'engager à recommander cet élève au directeur de l'Ecole de dessein, comme encore de vouloir bien charger quelqu'un à Dijon de chercher une pension convenable où le jeune homme pourroit être placé. Le montant de laquelle pension seroit payé de trois mois en trois mois par le trésorier des Etats de ce pays et alloué dans ses comptes en rapportant extrait en forme de la présente délibération et les quittances du maître de pension. Il a été de plus arrêté que la province fera la dépense relative à l'Ecole de dessein où il est envoyé, laquelle dépense sera pareillement payée par la trésorerie des Etats sur les mémoires certifiés au directeur de l'Ecole.

PIERRE PRUDHON. † GAB. FR., évêque de Macon.
D. CHAMOUX, NOLY,
A. RUBAT, GERARD, LABRELY.

Et voilà, datée du lendemain, la lettre par laquelle l'évêque de Mâcon recommande le jeune Prudhon à Devosge :

Mâcon, 18 mai 1774.

Le hazard vient, Monsieur, de me faire connoître un jeune homme dont les dispositions pour le dessin me paroissent surprenantes pour son âge, et je crois avoir privé ce pays-ci d'un très grand avantage, si je n'avois déterminé nos États particuliers à mettre cet enfant, dont la famille est fort pauvre, en état de cultiver un talent aussi précieux qu'il a reçu de la nature seule. Il s'appelle Pierre Prudhon et aura lui-même l'honneur de vous remettre cette lettre. Je suis convaincu, Monsieur, qu'il ne peut étudier dans une meilleure école que la vôtre. J'ai aussi la confiance que vous voudrez bien l'honorer de vos bontés. Je vous les demande avec instance pour lui. Tant qu'il répondra à mon attente et à mes désirs, notre province fournira avec plaisir aux dépenses de sa pension et de ses leçons. J'ai l'honneur d'être, très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

W. GAB. FR., évêque de Macon.

Dans une seconde délibération, à la date du 8 février 1775, indépendamment qu'il est fourni aux frais et besoins de Prudhon placé à l'École de dessin de Dijon, il a été de plus arrêté : « que pour encourager les talents de ce jeune

homme qui se développent d'une manière aussi surprenante que satisfaisante, il lui est accordé une gratification de 24 livres ».

Dans une troisième délibération, à la date du 8 février 1776, « attendu que ce jeune homme montre les talents les plus décidés, et fait des progrès très satisfaisants dans la science du dessein, il lui est accordé une gratification de 50 livres ».

Dans une quatrième délibération, à la date du 28 février 1777 : « Prudhon ayant remporté le premier prix à l'Ecole de dessein de Dijon, et la médaille d'or qui en est la conséquence, il lui est accordé une gratification de 120 livres. »

La pension, qui était dans le principe de 600 livres, dit le Catalogue du Musée de Dijon, avait été portée la dernière année à 1,000 livres.

Donnons, d'après le Catalogue du Musée de Dijon, la description de la copie libre du plafond de Pietre de Cortone, exécutée par Prudhon pendant son séjour à Rome, copie qui fait aujourd'hui le *Plafond de la salle des Statues* (Long. 8 m. 12 c., L. 4 m. 8 c.).

« Posée sur un nuage au milieu des airs, au-dessus de la Mort, représentée par les Parques, au-dessus du Temps qui dévore ses enfants et détruit tout, entourée des Vertus et des Beaux-Arts, la Bourgogne, animée d'un sentiment de gloire et d''admiration, fixe par son geste l'attention sur les objets qui se présentent devant elle. A la gauche du spectateur est l'Immortalité planant sur la France représentée par son blason ceint de lauriers, soutenue par la Renommée, le Génie de la guerre et d'autres figures allégoriques. A droite, on distingue la Victoire dont la tête est couverte du casque de Minerve ; elle soutient sur ce groupe une couronne de branches d'olivier, symbole de la paix et du bonheur des peuples. Vers la partie la plus éloignée et à gauche de la figure principale, un génie répand des fleurs sur les Parques : allégorie ingénieuse des récompenses futures d'une vie passée dans les vertus. »

Voici quelques extraits des lettres de Prudhon à Devosge relatifs à ce plafond :

« ... *Je viens à mon tableau, qui est aux trois quarts et plus ébauché, n'y ayant plus que trois figures et quelques morceaux de nuages à faire ; je l'ébauche de près afin qu'il se soutienne davantage et qu'il soit moins long à finir. J'entends en parlant du fini qu'il sera pour faire son effet à la distance de dix-neuf pieds et quelques pouces de l'œil. Le plafond de Piètre de Cortone, qui est à peu près à une quarantaine de pieds de haut, est à peine fini pour être vu du bas, d'où il ne paraît, à proprement dire, qu'une ébauche, car toute cette grande ma-*

chine, en comptant la courbure ou voussure qui est la partie la plus considérable (ce que je copie n'étant que le milieu) est plus faite pour faire fracas que pour y trouver un dessin, du fini et même du coloris; cela n'en impose et n'étonne que par l'immensité du champ que Piètre de Cortone a couvert... »

Il dit dans une autre lettre :

« ... *Il est inutile que je dise que j'ai tâché, autant qu'il m'a été possible, de remédier aux défauts de l'original, attendu qu'à Dijon, on est hors de la possibilité d'en faire la comparaison. Ce plafond, en général, est une machine à fracas, mais qui lorsqu'on le prend partie par partie, n'est que très médiocre; au reste vous avez la gravure du morceau du milieu qui fait le sujet du tableau, et il suffit de vous dire qu'elle est au moins aussi bonne que l'original, pour ne pas dire meilleure dans certaines parties des draperies.* »

Enfin, dans une lettre où Prudhon raconte à Devosge les négligences des commissionnaires qui ont retardé l'arrivée du tableau à Dijon, il s'exprime ainsi :

« ... *De pareilles bévues ne semblent être faites que pour moi, ainsi que le précieux avantage de faire des copies d'après de mauvais originaux.* »

Mme Amable Tastu, la fille de M. Voiart, dans une lettre adressée à M. Charles Gueulette, faisait ce portrait de Mlle Mayer : Mlle Mayer, sans être jolie, avait une de ces figures que l'on n'oublie point. Elle était de taille moyenne, un peu forte, très brune de cheveux et de teint; ses yeux noirs étaient d'autant plus brillants qu'ils se mouillaient à la moindre émotion. La coupe de ses traits, l'expression de son visage, par un hasard singulier, rappelaient les figures de Prudhon. Quelque temps après, Mme Voiart complétait ainsi de vive voix le portrait de la maîtresse de Prudhon : « Mlle Mayer avait beaucoup d'esprit et une nature si ardente, si passionnée, que du rire elle en venait aux larmes sans aucun motif apparent. Pour elle Prudhon était le *bon Dieu;* aussi, quand il s'agissait du Maître, son imagination s'exaltait et son regard brillait d'un enthousiasme vraiment étrange.

Une note de M. Grille, donnée par M. Gueulette dans son étude sur Mlle Mayer, nous dévoile les noms des familiers des réunions de la Sorbonne groupés autour

de Prudhon par le charme et l'amabilité de sa maîtresse : « Prudhon et ses élèves : Mlle Mayer, Lordon, Trezel, s'y voyaient tous les jours. A eux se joignaient souvent Charles Panckoucke, M. et Mme de Rougerie (née de Wailly), M. et Mme de Beaulieu, les Duquesne, gens gracieux, pleins de sel et de goût, qui causaient, faisaient de la musique et vivaient de leurs travaux, de leurs pinceaux, de leurs livres, de leurs rentes. J'ai passé là de douces soirées. J'y voyais venir, aux grands jours, les généraux Guilleminot, Boucher, Drouot, qu'amenait le colonel Trezel, puis Milne-Edwards, Audouin, Thénard, Conté, Laugier et d'autres savants, Ferniq qui fut aide de camp de Dumouriez. Ils savaient et disaient bien des choses dont je me suis souvenu depuis en écrivant mon histoire des Volontaires. » Ajoutez à cette liste déjà longue, écrit M. Gueulette, les noms de Boisfremont, Voiart, Tastu, de Forbin, etc.

Par un scrupule délicat, M. Laperlier conservait cachetées des lettres de Prudhon relatives à sa liaison avec Mlle Mayer. Il m'en avait communiqué des copies, me laissant libre de les publier après sa mort. Je joins aux lettres possédées par M. Laperlier quelques fragments des lettres imprimées dans l'opuscule qui a pour titre : « Dernières Lettres de Prudhon à sa fille », par M. Eudoxe Marcille.

Commençons par une lettre de Prudhon à Mlle Mayer, lettre tout amoureuse, communiquée par M. Laperlier.

A Mlle Mayer, à Saint-Nicolas de Courson, près Compiègne.

Être séparé de celle qui nous donne la vie et ne pouvoir que difficilement lui communiquer ses pensées, ses sentiments, est une peine d'autant plus accablante pour le cœur que la solitude et la tristesse en rendent le poids insupportable.

... C'était le tourment d'hier, c'est celui d'aujourd'hui, demain je l'éprouverai encore ; je l'éprouverai de même, ainsi de suite, sans interruption jusqu'au moment enfin où l'espoir du retour viendra luire à mon âme et la tirera de cette langueur mortelle qui ne s'abreuve que de dégoûts, de tristesse et d'ennuis... Oh ! qu'ils sont longs les jours malheureux que l'on passe loin de son amie ; rien, hélas, n'en presse la trop cruelle lenteur.

Te dire que toutes mes démarches et toutes mes actions n'ont que toi pour but, ne te semblera pas difficile à croire de la part de ton ami. J'ai fini mon dessin ; je l'ai porté samedi soir au Préfet qui, pour cette fois, a paru satisfait. Mû par une sorte d'enthousiasme, il me disait : « Cela sera fort beau, très beau, j'en suis sûr. » S'est ouvert ensuite le chapitre des observations : au lieu des

épaules et de la tête tournées du mort, on voudrait en voir la poitrine et la face. C'était ton sentiment, tendre et judicieuse amie, et tu avais raison, cela ne peut en effet qu'ajouter à l'intérêt sentimental du tableau. Il m'invite en même temps à faire le précis de ce nouveau sujet, et former à la suite ma demande afin qu'il prît un arrêté qui en autorisât l'exécution, conformément aux conventions que j'y avais jointes.

Tout cela m'a fait plaisir, mon amie, en pensant à toi. — Je sentais vivement le besoin de répondre aux vœux que tu formes pour ma gloire ; qu'il me serait doux de les remplir avec quelques succès, ces vœux de ton cœur ! — Flattée au fond de l'âme d'une réussite que je te devrais, tu jouirais secrètement de mon triomphe, et cette jouissance ce serait pour le moins la plus délicieuse de toutes.

Je vois avec un contentement qui a pour moi bien des charmes, que ta présence, ta surveillance et tes soins rendent à ton papa sa santé, et que bientôt elle ne sera plus douteuse, — je le souhaitais pour lui, — je le désirais pour toi, pour ta tranquillité ; j'avais hâte de voir finir ces inquiétudes et ces alarmes dont ta sensibilité trop craintive se nourrissait amèrement tous les jours. — Oh ! mon amie, je souffre et t'admire, mais en pensant à toi (et cette pensée si douce ne me quitte jamais), je me dis dans l'effusion du sentiment qui me pénètre, pourrais-je ne pas chérir de toute mon âme celle qui possède tant de qualités aimables, des dons si précieux, et de qui l'âme généreuse et tendre sait se mettre au-dessus de la faiblesse quand le devoir parle ? Adieu, chère enfant de mon cœur, adieu. Toi seule absorbe toutes mes pensées, comble tous mes désirs.

S'agit-il de talents, de gloire et de bonheur, je ne vois que toi, je ne sens que toi, tu es également le but où s'élèvent les rêves brillants de mon imagination, et la source délicieuse et pure où s'étanche avec ivresse la soif toujours renaissante de ma tendresse.

P. S. — *Notre amie pense qu'elle déménagera au 15 et partira pour Velles. — S'en ira-t-elle sans que tu la voies ? cela lui serait bien douloureux.*

Ce lundi soir, 5 novembre.

Dans une lettre datée du 14 juin 1821, trois semaines après le suicide de Mlle Mayer, Prudhon adresse au ménage Duval les lignes qui suivent :

Mes chers enfants,

C'est le cœur brisé et dans la plus amère douleur que je passe des jours qui auraient dû s'éteindre dans le moment qui a vu expirer mon amie. La douleur

ne tue pas, et c'est le seul regret qui reste quand on perd ce qu'on a de plus cher dans la vie, une amie de dix-huit ans d'affection qui dans tous les moments, toutes les occasions nous a montré un attachement sans bornes, un dévouement sans réserve, qui a rempli les devoirs de mère et d'une mère tendre envers mes enfants et envers toi surtout, ma chère fille. Que de soins, de prévenances et d'attentions n'a-t-elle pas eus pour tout ce qui pouvait t'être utile ou agréable! Que de bonté soutenue! que d'obligeance pour tout ce qui l'approchait! que de délicatesse dans le sentiment de l'amitié, dans les témoignages de sa reconnaissance pour ceux qui lui rendaient quelques services! Les qualités de ce cœur aimant étaient sans cesse en activité et elle n'avait aucun repos que lorsqu'elle avait effectué tout ce que son âme sensible lui suggérait. Hélas! J'ai si bien connu et tant éprouvé jusqu'où elle portait la bonté, cette amie tendre! Que de sacrifices elle a faits pour moi! toujours, toujours elle eût voulu avoir à en faire. Elle s'inquiétait de ton sort, s'intéressait à ton bonheur comme si tu eusses été sa fille : elle t'a mariée; elle a donné le premier payement de ta dot; elle a acquitté ma reconnaissance envers Mme Coudrai, Mme Lordon et Mlle Trezel, en faisant elle-même le portrait de ses enfants; elle n'oubliait rien, cette chère et trop sensible âme, de tout ce qui pouvait accroître l'estime, la considération et l'intérêt que l'on me portait; hélas! elle m'a tout sacrifié et s'est crue inutile lorsqu'elle n'a plus trouvé de sacrifice à me faire. Chère amie! objet de mon éternel regret, en te perdant la meilleure partie de moi-même s'est anéantie! mon âme s'est échappée avec la tienne et jamais je ne retrouverai ce que j'ai perdu en toi. Non, la perte d'un cœur ne se répare jamais. Tout bonheur est fini pour ton ami! Plus de joie, plus de repos ici-bas! Je ne serai soulagé du poids qui m'oppresse que lorsque le moment de te rejoindre sera venu : je n'ai plus que ce désir. . . . . .

. . . .

Dans une lettre datée du 16 septembre de la même année, Prudhon écrivait :

Ma vie, dans ce moment, mes chers amis, est un peu machinale; rien ne l'anime, le vide que j'éprouve en est la cause : c'est un néant que rien ne pourra remplir. La douce amitié, toute consolatrice et affectueuse qu'elle peut être, ne peut se comparer à ce sentiment ineffable que la nature a mis dans notre cœur, qui nous lie étroitement à l'être de notre bonheur, qui est de tous les moments, qui donne une âme à toutes nos actions et nous fait sentir délicieusement l'existence. Si un souffle malfaisant éteint cette flamme céleste, que reste-t-il autour de soi? Obscurité profonde, néant absolu. Ce qu'on nomme la vie peut-il se compter pour quelque chose? Elle se traîne dans une languissante apathie et n'est

plus qu'un rêve fatigant auquel on désire échapper ; jusqu'à l'espérance même du réveil s'évanouit, et c'est ainsi qu'on arrive au bout de la carrière. . . . .

Une dernière lettre adressée à Mme Duval, sa fille, peint mieux que tout ce qu'on peut écrire le néant douloureux dans lequel l'amant et le peintre étaient tombés après le suicide de Mlle Mayer :

Paris, ce 23 juin 1822.

Ma chère fille,

Je ne suis pas excusable de te négliger comme je le fais, malgré que je n'aie rien de gai à te dire. J'ai commencé plusieurs lettres sans les finir, parce qu'elles m'étaient remplies que de choses tristes : je ne voulais pas que tu en ressentisses les effets, et pourtant il m'était impossible de ne pas retomber dans les causes qui me rendaient mélancolique : tu vois même que, tout en recommençant celle-ci, j'y reviens malgré moi. O ma chère enfant ! cette cause cruelle est toujours là : je ne pourrai jamais l'éloigner de mon imagination tant que la plaie du cœur ne sera pas fermée, et elle ne le sera jamais. Le temps s'use dans la douleur, et n'y remédie pas. Le moins que je puisse éprouver est une sorte d'existence sans ressort, sans vie. Je vas, je viens, j'agis avec une intention qui se perd, que j'oublie : je fais et je sais à peine ce que j'ai fait. Tout est machinal chez moi : le ressort moral est brisé. La seule douleur fait sentir la vie, et l'imagination n'est forte que pour les idées sombres, tristes et déchirantes. C'est trop t'en dire et je m'arrête : autrement il faudrait recommencer encore cette lettre-ci.

Tu me parles tableaux, Salon, etc., ô ma pauvre fille ! je suis bien insensible à tout cela. Tout ce que l'on en peut dire ne me touche guère, et même nullement. Seul, je n'y tiens pas. Lorsque j'avais une amie, l'intérêt qu'elle prenait à mon talent, la joie qu'elle ressentait de quelques succès que je pouvais avoir, réfléchissait sur moi et me rendait content ; dans le sentiment du bonheur que je tenais d'elle, je souriais à un plaisir qui flattait son cœur : j'étais plus heureux puisque je pouvais ajouter quelque chose au sentiment qui l'attachait à moi. Toutes ces joies, tous ces plaisirs, toutes ces sensations si douces sont passés ! Un instant affreux les a anéantis, et ils le sont pour toujours... L'amitié si consolante, si attentive, si prévenante, l'amitié elle-même me trouve insensible ; le dirai-je ! quelquefois même ses attentions me gênent : la diversion qu'elle apporte à ce qui m'occupe me contrarie : c'est de la solitude qu'il me faut : c'est ce qui nourrit ma douleur qui me convient : ce sont des pleurs qu'elle demande, et dont elle a besoin, tout autre aliment la soulève et l'aigrit !... Mais encore une fois, m'y voilà revenu. Vois si je pourrai tirer de moi quelque chose de gracieux, pour t'entretenir !... Non, non... J'ai besoin de dire que je souffre. Mon mal, trop renfermé

au dedans cherche une issue pour se répandre, et se communiquer à qui peut le sentir et y prendre part..., et à qui puis-je mieux m'adresser qu'à ma fille, qui doit être affectée des mêmes regrets, qui a fait la même perte? Du moins, en exposant sous ses yeux ce tableau déchirant, je lui rappelle toutes les bontés de cette amie dévouée, de cette mère toujours attentive, toujours prévenante, toujours pleine de soins. Qui trouveras-tu jamais qui la remplace! Ma chère fille, ma chère fille, qu'une amie comme celle-là est rare, qu'elle est précieuse quand on la possède, quel vide affreux lorsqu'on en est privé!!! et pour toujours!!!

Dans la société où est la franchise? où est l'affection? Où rencontre-t-on l'effusion, l'épanchement, l'abandon d'une amitié sincère? Le masque d'une hypocrite flatterie est sur tous les visages. Présent, aucune vérité n'attaque vos défauts. Venez-vous à disparaître? la médisance vous déchire, l'ironie vous tourne en ridicule. Tous vos défauts provoquent le blâme ou la dérision: vous n'avez pas même le froid avantage de l'indifférence; heureux encore si la calomnie ne distille pas sur vous son venin corrosif. Voilà l'esprit du monde au milieu des prétendus agréments qu'il vous offre: il ne faut pas s'y tromper. Si l'apparence vous séduit, l'expérience dément bientôt l'illusion qui vous en imposait par les chagrins amers qui vous restent, et troublent une tranquillité que votre trop de confiance vous a fait perdre.

Je finis, mes chers enfants, c'est vous entretenir trop longtemps sur le même ton. J'aurais voulu faire autrement, il ne m'a pas été possible; mes rechutes sont continuelles. La volonté ne suffit pas pour détruire le sentiment d'un mal qui est en nous: la force de caractère en pareil cas ne serait suivant moi qu'insensibilité, et il n'est pas dans ma nature de ne rien sentir.

Tant que le cœur me battra, ce sera pour mon amie, pour celle qui m'a tant aimé... Ah! ... je ne suis pas fait pour l'ingratitude.

Adieu, adieu, soyez heureux, mes chers enfants. C'est à vous à envisager le bonheur: il doit être pour vous dans le présent, et l'espoir doit vous le montrer dans l'avenir: puisse-t-il être continuellement en tiers avec vous, c'est le vif désir de votre bon père.

PRUDHON.

Voici enfin une lettre adressée à la comtesse Le Groing de la Maison-Neuve, au château de Daillières, près de Mamers:

Paris, ce 15 août 1822.

Ma chère amie,

Lorsque la vérité quitte le vêtement mensonger de l'illusion et se présente nue, le plus beau de ses charmes disparaît, et l'on est surpris de trouver à peine une faible trace du plaisir qu'on s'était promis; c'est le cas où vous êtes dans

ce moment : malgré ce déchet que vous éprouvez dans votre campagne, ma position de ville est bien autrement fâcheuse, le temps des illusions heureuses est passé pour moi, toutes mes pensées sont portées à la mélancolie : il ne me reste d'un bonheur anéanti qu'un vain rêve, qu'un souvenir douloureux et des regrets amers : vous le dirai-je, bonne amie? je ne vis pas, la tristesse est au fond de mon cœur, elle se mêle à toutes mes sensations, sentiments, et empoisonne jusques aux douceurs de l'amitié même : l'isolement me suit partout, et je n'ai de satisfaction qu'à être effectivement seul, parce qu'alors je me nourris sans empêchement de tout ce qui m'afflige.

Mais, ma bonne amie, que vous dis-je donc là ! Je ne pense pas que je trouble le peu de plaisir que vous goûtez, et pourtant j'ai besoin de dire que je ne suis pas heureux, mon cœur oppressé le demande : votre indulgente amitié voudra bien me pardonner ce tort, cette faiblesse, n'est-ce pas ?... Je ne vous ai plus une fois par semaine ; bien des samedis se sont déjà passés (sans vous) dans la privation, ces samedis que votre double affection me (rendoit si) chers ; ils reviendront, bonne amie (j'espère), et je ne serai pas tout à fait malheureux.

Mon Christ va bientôt être terminé ; je ne sais si, à votre retour, je l'aurai encore, c'est douteux. Vous ne pensez pas que la pose de la figure principale puisse être heureuse ; je n'en déciderai pas ; cependant je l'ai tournée de manière à paraître le moins désagréablement possible : vous en jugerez du moins d'après l'esquisse, si toutefois le tableau est parti.

Ma chère et bonne amie, ayez soin de vous ; occupez-vous sérieusement de votre santé, éloignez tout ce qui peut avoir sur vous une influence fâcheuse : portez votre imagination sur des objets gracieux qui puissent dissiper l'ennui, et vous faire oublier un temps maussade : songez au retour, à tout le plaisir qu'éprouveront vos amis à vous revoir, à celui qui me sera particulier en vous embrassant ; la campagne est agréable, sans doute, lorsque le temps permet d'en jouir, mais les pénates ont un attrait qui vous les rend chers dans tous les moments.

Aujourd'hui, jour de l'Assomption, fête de mon amie, qui, pour moi, n'est plus qu'un jour de tristesse et de deuil, je suis allé orner de fleurs et répandre des larmes bien amères sur sa tombe... Mon pauvre cœur... Ah ! bonne et chère amie, je m'arrête, je vous ferais du mal.

Adieu, recevez l'assurance de mon éternel attachement

PRUDHON.

M. de Boisfremont me charge de vous présenter ses hommages respectueux. Je n'ai pas de nouvelles du pauvre Philos, cela me chagrine. Émilie m'a écrit

qu'elle était grosse, et cela l'enchante (ce que c'est que l') heureuse inexpérience de la vie...

A ces lettres nous joignons une lettre de la collection de M. Laperlier, lettre écrite par Prudhon à son fils aîné, au moment où il tomba dangereusement malade :

Je suis las de recevoir de vos lettres. Vous me rendriez service et à vous aussi, si vous vous dispensiez de m'écrire, vous m'éviteriez des mouvements d'indignation que je n'ai point à ressentir et qui ne vous sont pas favorables. Les paroles démenties par les faits ne me séduisent point, vous avez dû vous en convaincre.

Il vous a été facile, sans doute, d'oublier ce qui m'a blessé grièvement dans différents temps ; il n'est pas ainsi de moi. — Ma bonté que vous avez sottement réputée faiblesse, fatiguée d'abus et d'ingratitudes, repousse d'elle les êtres méprisables qui l'ont foulée aux pieds et se sont fermé mon cœur pour jamais.

Faites-moi grâce de vos regrets, de vos doléances, de vos repentirs, ils sont hors de saison. — Vous vous êtes permis d'oublier que j'étais votre père. — Dès ce moment tous les liens ont été brisés. Je ne le serai jamais pour vous. Cette tache d'insolence et d'ingratitude faite par un fils sur le cœur d'un père bon, confiant, facile et affectueux est ineffaçable pour la vie[1].

P.-P. Prudhon.

Pas de réponse s'il vous plaît.

Paris, ce 3 janvier 1823.

Je termine par deux pages des pensées du désolé :

FRAGMENT DE PENSÉES.

La douce chaleur de tes vertus faisait éclore des qualités dans mon âme. Tu étais le génie bienfaisant qui, avec un soin affectueux et délicat, détournait de ma vie les épines du chagrin.

Ta sensibilité avait fait naître et entretenait le bonheur au fond de mon âme.

Ton affection active, toujours surveillante, était sans cesse attentive à ce que rien ne la flétrît... Quel germe funeste a élevé dans ton âme les sombres vapeurs

1. Il y a pour la défense du fils aîné de Prudhon ce passage d'une lettre du cadet à sa sœur, lors de son mariage : « Maintenant que tu n'es plus sous la tutelle de Mlle Mayer, je me permets de te charger d'une lettre pour mon frère aîné... Il est le plus malheureux de la famille, puisqu'il a perdu l'amitié d'un père, et tout cela causé par le méchant génie d'une femme... »

de la plus noire mélancolie dont le poison violent a bouleversé ton imagination et t'a portée à te détruire!... Qui aurait cru que ce bonheur de notre mutuelle affection finirait par une catastrophe aussi affreuse?

Seul sur la terre, qu'est-ce qui m'attache à la vie?... Hélas, je n'y tenais que par les liens du cœur, que par les sentiments affectueux. La mort les a brisés dans ce qui m'était le plus cher... Que me reste-t-il à la place du bonheur?... Le néant d'une existence sans âme, un vide sans appui, d'épaisses ténèbres sans lueur d'espérance... La mort viendra-t-elle assez tôt pour me tirer de ce trouble sans bornes, et me rendre ce calme que je ne puis trouver qu'en elle?... Toi qui devais me suivre, tu n'es plus, — toutes mes pensées, mes sensations, et tout ce qui me reste d'existence s'est attaché à ta tombe; c'est là que tendent tous mes vœux.

A Marie-Françoise-Constance Mayer la Martinière, peintre, P.-P. Prudhon, son maître et son ami.

Elle n'est plus, cette âme céleste et avec elle tout s'est évanoui : touchante sensibilité, épanchement de l'âme, source de sentiment et de grâce si bien rendus sous ses pinceaux; qu'êtes-vous devenus, soins généreux, bonté, inaltérable affection remplie de charmes, avec elle vous êtes disparus!... Elle n'est plus, cette âme céleste. Adieu, bonheur, consolation, douce espérance, — la tombe a tout englouti. — Tous les sentiments du cœur sont éteints... Elle n'est plus.

Il ne reste à son ami malheureux que la douleur[1] *!*

Le 3 janvier 1823, cinq semaines avant sa mort, Prudhon répondait à l'invitation à dîner d'une amie :

« ... *Je ne puis, comme j'y comptais, avoir le plaisir d'aller demain dîner chez vous. Une douleur au côté gauche, très sensible quand je respire, plus vive encore quand je tousse, est précisément venue, le premier de l'an, me clouer dans ma chambre et s'opposer au plaisir que je me promettais pour le samedi suivant. Le mal n'est que musculaire, comme par exemple un torticolis. J'espère donc qu'il ne passera pas son quatrième jour.* » (Lettre publiée par M. Clément.)

1. Les corps des deux amants furent réunis, ainsi que nous l'apprend cette note copiée par M. Charles Gueulette sur les registres du cimetière du Père-Lachaise : « 1822, du 27 mars, acquis par Pierre-Paul Prudhon, peintre d'histoire, un terrain n° 14870, 29[e] division, à 8 mètres de l'allée du Dragon, à l'entrée, sur la droite, à 3 mètres d'Hippolyte. — Réuni à demoiselle Mayer Lamartinière Marie-Françoise-Constance, âgée de 46 ans, 4 mètres. »



A. Quantin. Imp. Edit.

AMOURS DE PHROSINE ET MELIDORE

Planche gravée par le Maître

LES EXPOSITIONS DE PRUDHON

AU SALON

1791.

N° 540. Un dessin à la pierre noire représentant un jeune homme appuyé sur le Dieu Terme.

1793.

N° 261. Portrait d'homme (2 pieds de haut sur 1 pied).

N° 279. Portrait de femme (3 pieds sur 2 pieds 4 pouces).

N° 571. Dessin à la plume, sujet tiré du premier acte d' *Andromaque*.

N° 679. L'Union de l'Amour et de l'Amitié. Tableau de 4 pieds 6 pouces de haut sur 3 pieds 5 pouces de large.

N° 680. L'Amour réduit à la Raison. Dessin à la plume.

An V (septembre 1796).

N° 388. Portrait du citoyen C. (Constantin). Le temps n'a pas permis de terminer les mains et les vêtements.

N° 389. Trois dessins lavés à l'encre de Chine, sujets du roman de *Daphnis et Chloé*, qu'imprime le citoyen Didot l'aîné.

N° 390. Deux dessins à la plume sur vélin, sujets de l'*Art d'aimer* de Bernard. (Tous ces objets appartiennent au citoyen Constantin.)

An VII (août 1799).

N° 265. La Sagesse et la Vérité descendent sur la terre et les ténèbres qui la couvrent se dissipent à leur approche. (Tableau allégorique de 3^{m},66 carrés.)

N° 266. Quatre sujets de frise analogues aux *Quatre Saisons* (dessins).

An IX (1801).

N° 280. La Paix, allégorie. Bonaparte au milieu de la Victoire et de la Paix est suivi des Muses, des Arts et des Sciences; son char est précédé des Jeux et des Ris. Ce dessin sera gravé de même grandeur par Barthélemy Roger et proposé par souscription.

1808.

N° 484. La Justice et la Vengeance poursuivant le crime.

N° 485. Psyché exposée sur le rocher et enlevée par les Zéphyrs qui la transportent dans la demeure de l'Amour.

N° 486. Portrait de M. M. D. Q., ancien président du parlement de Besançon (M. Mesmay).

1812.

N° 742. Vénus et Adonis.

N° 743. Portrait de S. M. le roi de Rome.

N° 744. Portrait de M. V.

1814.

N° 769. La Justice et la Vengeance divine poursuivant le crime.

N° 770. Psyché enlevée par les Zéphirs. Ce tableau appartient à M. de Sommariva.

N° 771. Jeune Zéphir se balançant au-dessus de l'eau. Ce tableau appartient à M. de Sommariva.

N° 772. Portrait en pied de M. de S. (Sommariva) dans un paysage. Ce tableau a été ordonné par M. de Sommariva.

1817.

N° 623. Andromaque. C'est le moment où la veuve d'Hector pleure sur le sort de son fils, dont les traits lui retracent vivement ceux de son époux.

N° 624. Portrait de Mme la comtesse de P.

N° 624. Portrait du fils de M. le comte L.

1819.

N° 922. L'Assomption de la Vierge.

N° 925. Portrait du fils de M. le baron de C.

1822.

N° 1045. Une Famille dans la désolation.

N° 1046. Jeune enfant jouant avec un chien. Portrait du fils de M. le M. S. C. (Gouvion Saint-Cyr).

N° 1047. Portrait de Mme P. de S.-G. (Péan de Saint-Gilles).

N° 1048. Portrait de Mme J. (Jarre).

N° 1049. Portrait de Mme N. (Navier).

1824.

N° 1385. Le Christ sur la croix. La Madeleine et la Vierge sont à ses pieds. (M. d. R.).

N° 1384. Andromaque. Ce tableau appartient à M. de Boisfremont.

ŒUVRE GRAVÉ ET LITHOGRAPHIÉ DE PRUDHON[1]

EAUX-FORTES ET LITHOGRAPHIES DE LA MAIN DU MAITRE.

La leçon de la Botanique, sans nom de dessinateur ni de graveur. Le *Prudhon fecit,* à la pointe, est une intercalation du second état. Petite eau-forte où il n'y a encore rien de Prudhon, mais qu'on peut accepter de la tradition. — Un Génie, sans nom de dessinateur ni de graveur. Pièce douteuse. — L'Enlèvement d'Europe, *Prudhon del. et sc.* Estampe non terminée. 1er État, eau-forte pure sans nom d'auteur, ni inscription, ni trait carré; 2e État, avec *Journal des Artistes* en haut. — Amours de Phrosine et Mélidore, *P. P. Prudhon inv. incidit.* 1er État, eau-forte pure, état rarissime; 2e État terminé au bistre par Roger, avec la mention du nom de Prudhon. Il y a un 3e, un 4e, un 5e, un 6e états. — Le Directeur Réveillère, *pape des Théophilantropes,* sans nom de dessinateur ni de graveur. — Buste d'homme chauve sans nom de dessinateur ni de graveur. — Une Lecture, *Prud'hon inv. et del. Lithographie de Moitte.* 1er État, avant toutes lettres; 2e État, avant toutes lettres, mais avec retouches à la plume lithographique; 3e État, avec indication des noms du dessinateur et du lithographe; 4e État, avec l'ajouté de *Gazette des Beaux-Arts. Imp. Bertauts à Paris.* — L'Enfant au chien, *Prud'hon inv. et delin.* 1er État, avant toutes lettres; 2e État, avec la mention du nom du dessinateur; 3e État, avec l'ajouté de *Gazette des Beaux-Arts. Imp. Bertauts, Paris.* — Une Famille malheureuse, *P. Prud'hon. Lithog. de G. Engelmann, N° l'Album journal* et en tête : *Salon de* 1822, *N°* 1045. 1er État, avant l'inscription; 2e État, celui décrit avec des retouches à la fenêtre sur le fond; 3e État, la planche entièrement reprise avec un travail à l'encre lithographique; 4e État, avec l'inscription « Une Famille malheureuse ». — Mme Jarre, sans nom d'auteur ni de lithographe. — Mme Navier, sans nom d'auteur ni de lithographe.

PORTRAITS.

P. P. Prudhon *d'après la miniature donnée par Prudhon à M. Fauconnier et appartenant à M. Sensier,* gravé par Alph. Leroy. — Prudhon. *Jules Boilly, sc. Prud'hon*

1 Je renvoie pour les détails à mon « Catalogue raisonné de l'Œuvre peint, dessiné et gravé de P.-P. Prudhon publié chez Rapilly, 1876. »

se ipsum del. calamo. Ex coll. P. Dromont. — *Boursaint, Prudhon pinx.* 1816. *A. Maurin,* 1834. Rare lithographie. — Denon, *Prudhon pinx. sculp.* 1871. *Chalcographie du Louvre.* — Ivan VI, *Alexandre Tardieu del. et sc.* — Joséphine, Impératrice des Français, *Prudhon pinx. Blanchard fils sculp.* — Lagrange, *Prudhon del. Tony Johannot sc.* Portrait de la plus grande rareté. — A. de Lanskoi, *Alexandre Tardieu del. et se. Rue de l'Arbre See, n°* 251. — Marie-Louise, par Jules de Goncourt, eau-forte au pointillé. — Mlle Mayer (d'après le tableau de M. Laperlier), par Jules de Goncourt, à l'eau-forte. Ce portrait a été également gravé par Flameng dans la *Gazette des Beaux-Arts.* — Mlle Mayer (d'après la miniature appartenant à M. Eudoxe Marcille), lithographie par Achille Sirouy. — Masque de l'Empereur Napoléon, *Alex. Tardieu effigiem del. sc.* — Le Roi de Rome, *dessiné d'après nature par Prudhon et gravé par Roger.* Médaillon en imitation de bas-relief. — Sa Majesté le Roi de Rome, *Prudhon pinxit* 1811, *Achille Lefebvre sculp.* 1825. — Le comte de Sommariva, gravé au trait par Fremy. — Charles Maurice de Talleyrand Périgord, *Prince et duc de Bénévent, vice Grand-Électeur de l'Empire.* Peint par P. Prudhon, gravé par J.-B. Chapuy. — S. A. Talleyrand Périgord, *Prince de Bénévent, Président du Gouvernement provisoire de France. Gravé d'après le tableau original peint par Prudhon.* Mauvaise gravure sans nom de graveur. — M. Viardot, *Prudhon fils sculp.* Gravure ovale au pointillé. Ce portrait a longtemps passé pour un portrait de Prudhon.

Signalons ici deux portraits de Prudhon inconnus, deux pastels non mentionnés dans mon *Catalogue de l'Œuvre de Prudhon,* publié chez Rapilly.

Ces deux portraits, qui sont la propriété de M. Party, juge à Dijon, représentent, le premier, M. Claude-Marie Rey, âgé de quarante-quatre ans, « peint par Prudhon le 29 fructidor an IV. » (M. Rey était alors inspecteur de l'administration des Domaines et du Timbre à Gray.) Le second est le portrait de Jeanne-Marie-Angélique Palate (Mme Rey) « âgée de vingt-six ans, peinte par Prudhon le 12 vendémiaire an V ». Ces deux pastels (H. 0m,47, L. 0m36) et qui portent ces indications derrière chacune des toiles de la main de M. Rey de Morande, sont échus à M. Party, en provenance de la succession de Mme Fanny Rey de Morande, épouse de M. François Thiébaut, décédée sans postérité à Besançon, le 5 avril 1875.

Nous donnons dans ce fascicule le portrait de Mme Rey, peinte les cheveux frisotés et traversés par un bandeau de perles.

COMPOSITIONS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT.

L'Assomption de la Vierge, *Peint par feu Prudhon de l'Institut, gravé* (à l'aquatinte) *par Debucourt, peintre du Roi* (d'après le tableau de la Chapelle des Tuileries). — L'Assomption de la Vierge (d'après le tableau du Louvre), gravé par Boscq. — Le Christ en croix, *gravé par Reynolds* (en manière noire) *d'après l'esquisse terminée de Prudhon du cabinet de M. Coutan.* — Jésus-Christ expirant sur la croix, lithographié par Marin de Lavigne. — Joseph et la femme de Putiphar, lithographie par Boilly, d'après la petite esquisse de Camille Marcille. — Joseph et la femme de Putiphar,

lithographie par Eugène Leroux d'après le dessin de M. Eudoxe Marcille. — La Vierge, gravé par Gérard.

COMPOSITIONS DE LA MYTHOLOGIE ET DE L'HISTOIRE FABULEUSE.

Andromaque, gravé par Reveil au trait. — Apollon et les Muses, lithographié par Jules Boilly, chez Sieurin sous le titre : *Dessins de Prudhon lithographiés par* J. B. 1845. Une autre publication lithographiée également chez Sieurin porte : *Apollon et les Muses, par Prudhon, collection Marcille,* 1851. — Cérès cherchant Proserpine, gravé par le baron de Joursanvault. Rare eau-forte. — L'Enlèvement de Psyché, gravé par Henri-Charles Muller. — Paris et Hélène réconciliés par Vénus, lithographie par Soulange Teissier (Chalcographie du Louvre). — Le Triomphe de Vénus, lithographie par Aubry-Lecomte. Cette composition a été également lithographiée par Jules Boilly sous le titre : *Hominum Divumque Voluptas, Alma Venus.* — La Vengeance de Cérès, gravé par Copia. — Vénus Baigneuse, dessiné par Pellicot, lithographie Langlumé. — Vénus au Bain, lithographie par Boilly. Cette composition a été aussi gravée par Flameng dans la *Gazette des Beaux-Arts.* — Vénus et Adonis, gravé par Normant fils, au trait. — Vénus et Adonis, lithographie par Jules Boilly, postérieurement par Sirouy. — Le Zéphire, gravé par Laugier.

SCÈNES DE LA VIE CONTEMPORAINE.

Femme faisant chauffer la bouillie de son enfant, gravé par le baron W. J. (de Joursanvault) à l'eau-forte. — Femme filant au rouet, gravé par le baron W. J. à l'eau-forte. — Innocence et Amour, gravé par Villerey. — Hymen et Bonheur, gravé par Villerey. — *Mange, mon petit, mange...*, gravé par Roger. — *Oh! les jolis petits chiens*, gravé par Roger. — La Toilette, dessiné par Maurin. Lithographie de Vilain.

ALLÉGORIES DIVERSES.

Allégorie relative a Bonaparte, général des Armées françaises, gravé par V. M. Picot. — L'Ame, lithographie par Jules Boilly d'après l'ébauche en grisaille appartenant à M. Eudoxe Marcille. — L'Ame, gravé par Didier dans la *Gazette des Beaux-Arts,* d'après l'esquisse appartenant à M. Gabriel de Vendeuvre. — L'Amour, gravé par Prudhon fils d'après le dessin original de Prudhon. — L'Amour caresse avant de blesser, gravé par Roger. — L'Amour réduit a la Raison, gravé par Copia. — L'Amour séduit l'Innocence, le Plaisir l'entraine, le Repentir suit, gravé par Roger. — Le Repentir, lithographie par Jules Boilly. Fragment de la composition précédente. — L'Amour vainqueur, dessiné par Vidal, lithographie de Mlle Fromentin. — L'Amour et l'Amitié, lithographie par Aubry-Lecomte. — L'Aurore de la Raison commence a luire, et le Génie de la Liberté établit l'Empire de la Sagesse sur la terre, gravé par Perée. — Constitution Française fondée sur la Sagesse, sur les Bases immuables des Droits de

l'Homme et des Devoirs du Citoyen, gravé par Copia. — Le coup de patte du Chat, gravé par Prudhon fils. — Le cruel rit des pleurs qu'il fait verser, gravé par Copia. — L'Égalité, gravé par Copia. C'est la gravure du cartouche de droite de « La Constitution Française ». — La Loi, gravé par Copia. C'est la gravure du cartouche de gauche de « La Constitution Française ». Une contrefaçon de « La Loi » a été faite sous la Restauration dans laquelle on a donné au criminel la tête de Napoléon. — La Justice et la Vengeance Divine poursuivant le crime, gravé par Roger. Cette composition a été également gravée par Gelée et par Normand et lithographiée par Moitte, Marin-Lavigne, Péronard. — La Liberté, gravé par Copia. Cette composition a été aussi lithographiée par Anastasi. — Minerve alimentant les Arts et les Sciences. gravé par Mlle A. Bleuze. — L'Empereur Napoléon Ier, au milieu de la Victoire et de la Paix, est suivi des Muses, des Arts et des Sciences; son char est précédé des Jeux et des Ris, gravé par Roger à l'eau-forte. — Même composition, *Maurin del. imp. lith. de Langlumé.* Grande lithographie dans laquelle la marche est dirigée à droite. — L'Empereur Napoléon Ier sur un cheval ailé, *Giraud et Gn aqua-forti* 1808. Planche non terminée d'après un dessin douteux. — Les Préparatifs de la guerre, lithographie par Boilly. Une épreuve de planche non terminée, gravée au pointillé par Roger ou Copia, est dans la collection de M. Eudoxe Marcille. — La Raison parle et le Plaisir entraine, gravé par Roger. — Thémis, lithographié par Jules Boilly. Conception primitive de « La Justice et la Vengeance divine poursuivant le crime ». — Même composition avec différences, lithographiée par Jules Boilly. — La Vertu aux prises avec le Vice, gravé par Roger.

COMPOSITIONS DÉCORATIVES.

Colonne élevée a Desaix, gravé par Roger, eau-forte. — L'Étude, la Richesse, l'Amour, la Sagesse, gravés par Alph. Boilly à l'aquatinte. — Le Génie et l'Étude, gravés par Chaponnier. Il y a des tirages en couleur de cette estampe avec le titre : L'Étude donne l'Essor au Génie. — Fresque de Prudhon sur une Cheminée de sa Maison a Cluny, lithographiée par Pelliat, *lithographie Bressend* à Bourg. — Le Matin, le Midi, le Soir, la Nuit, lithographiés par Jules Boilly. — Mobilier de l'Impératrice-Reine Marie-Louise. Écran, exécuté en vermeil et lapis par Thomire et Odiot, dessiné et gravé par Cavelier et Pierron. Table et miroir exécuté en vermeil et lapis, dessinés et gravés par Cavelier et Pierron. Profil de la table et miroir, gravés par Cavelier et Pierron. Les petits Fileurs (couvercle d'une boîte à bijoux), lithographiés par Aubry-Lecomte. Les petits Dévideurs (couvercle d'une boîte à bijoux), lithographiés par Aubry-Lecomte et par Collette. Le Lavabo, dessiné et gravé par Cavelier et Pierron. Caprices (fragment de la frise supérieure du lavabo), lithographiés par Jules Boilly. Fauteuil, dessiné et gravé par Cavelier et Pierron. Psyché enchaînant l'Amour (Bras du Fauteuil) gravé par Jules de Goncourt à l'eau-forte avec l'ajouté au 3e état : *Fauteuil de Marie-Louise.* Berceau du Roi de Rome, exécuté en vermeil burgau et nacre par Odiot et Thomire, dessiné et gravé par Cavelier et Pierron. Pied du berceau, Tête du berceau, Bas-

reliefs latéraux, dessinés et gravés par Cavelier et Pierron. La Justice, lithographie par Eug. Leroux. La Force, lithographié par Eug. Leroux. Surtout de table de l'Impératrice-Reine, lithographié par Jules Boilly chez Sieurin. — Les Trois Parques, *A. Colas fecit* 1846, *Pierre Lemierre Rue du Carouselle (sic) à Paris*. Pièce rare lithographiée à la plume. — La Fileuse ou Clothon, gravé par Prudhon fils. — La Dévideuse ou Lachésis, gravé par Prudhon fils. — La Paix, l'Industrie, la Victoire, le Commerce, la Science, la Peinture, l'Étude, la Navigation, l'Agriculture, les Honneurs, gravés par Prudhon fils d'après l'esquisse de P.-P. Prudhon. — Le Plafond de Diane au Louvre, lithographié par Jules Boilly, chez Sieurin. Une petite gravure au trait du Musée Clarac de cette composition porte pour légende : Diane prie Jupiter de ne pas l'assujettir á l'Hymen. — Le Printemps, l'Été, l'Automne, l'Hyver, lithographiés par Jules Boilly d'après les peintures appartenant à M. le comte de Panisse. — L'Automne, lithographié par Aubry-Lecomte, d'après le dessin de la collection de M. Camille Marcille. — La Richesse, les Arts, les Plaisirs, la Philosophie, lithographiés par Jules Boilly, chez Sieurin, d'après les peintures du Musée de Montpellier.

ILLUSTRATIONS DE LIVRES.

En cette terre, un chevrier, nommé Lamon... trouva un petit enfant que l'une de ses chèvres allaictoit..., gravé par Roger ; *Daphnis... usant de cette occasion... lui meit bien avant dans le sein, dont il tira la gentille cigale*, gravé par Roger ; *Chloé mena Daphnis dans la caverne des nymphes... et... en présence de Daphnis lava son beau corps d'elle-même*, gravé par Roger. Trois illustrations pour l'édition grand in-quarto de Daphnis et Chloé, donnée par Didot en l'an VIII. — Daphnis cherchant une cigale, gravé par Louis Schall, en fac-similé d'après une esquisse appartenant à M. Marcille. — Daphnis et Chloé luttant, lithographie par Bellanger, en fac-similé de dessin. Ces deux dernières compositions ont été également gravées à l'eau-forte par Boilvin pour l'édition de « Daphnis et Chloé » publiée par Lemerre. — Le Bain, gravé par Roger, pour le livre intitulé : « Gli Amori pastorali di Daphni et Chloé di Longo sophista tradotti della lingua græca del commendatore Annibal Caro. » Il existe une eau-forte au vernis mou de Debucourt et une grande lithographie amplifiée par Blanchard.

« La délivrance d'Anzia », gravée par Roger, pour l'illustration du livre intitulé « Gli efesiaci di Senofonte Elesio volgarizzati di Antonio Salvini. Parigi, Antoine Renouard ». — Sylvie et le Satyre, gravé par Roger pour l' « Aminta » du Tasse, publiée par Renouard en 1801. — Choisir l'objet, gravé par Brisson. Il y a une lithographie de Langlois. — L'Enflammer, gravé par Brisson. — En Jouir, gravé par Copia. Trois vignettes auxquelles il faut joindre la planche gravée par Prudhon, sous le titre de « Phrosine et Mélidore », pour l'édition de « l'Art d'Aimer », de Bernard, publiée en 1797 par Didot l'aîné.

Le premier baiser de l'Amour, gravé par Copia. *L'Héroïsme de la valeur*, gravé par Copia. *Je ne me bats pas contre un insensé*, gravé par Copia. *Ma fille, respecte les cheveux blancs de ton malheureux père*, gravé par Copia. *Il appliqua sur sa main malade*

des baisers de feu, gravé par Copia. Cinq vignettes pour l'illustration de « la Nouvelle Héloïse », publiée par Bossange, Masson et Besson.

Stellina introduisant Édouard dans la grotte de l'Hospitalité, gravé par Roger. *Riamir, armé de sa massue, délivrant les prisonniers anglais*, gravé par Godefroy. *Stellina prosternée aux pieds de l'idole de cyprès, dont un bras repose sur la Discorde, dont l'autre lance la Tempête*, gravé par Roger. *Stellina surprise au sortir du bain par Édouard*, gravé par Roger. *Édouard comptant son or et séparant les monnaies*, gravé par Roger. Cette composition, connue sous le titre de la « Soif de l'or », a été reproduite gravée au bistre par Debucourt, et a été deux fois lithographiée. Cinq vignettes pour l'illustration du roman « La Tribu Indienne, ou Édouard et Stellina », par C.-L. B. (Lucien Bonaparte). Paris, Honnert, an VII.

Naufrage de Virginie, par Roger. Vignette pour l'illustration de « Paul et Virginie », publié par Didot en 1806. — Apothéose de Racine, gravé par Marais. Une réduction de l'estampe de Marais in-octavo a été gravée par Velyn. Il y a aussi une lithographie de Pellicot. La Thébaide, gravé par Duval. Pièce de la plus grande rareté. Deux vignettes pour l'illustration de l'édition in-folio du Racine donné, en l'an IX, par Didot. Pyrrhus et Andromaque, gravé par Pelicier à l'eau-forte, planche non terminée, exécutée pour l'édition de Racine.

Le Christ portant sa croix et suivi des ames malheureuses, gravé par Roger. Vignette pour l'illustration de « l'Imitation de Jésus-Christ », traduite par Corneille et publiée par Renouard.

La Victoire offrant l'olivier de la paix aux Nations vaincues. La Renommée annonçant au Monde l'événement qui devait assurer sa tranquillité. La grande Allégorie peinte en transparent, relative au mariage de Napoléon Ier. Trois traits gravés sur la même feuille, par Normand fils pour le volume des « Fêtes à l'occasion du mariage de S. M. Napoléon, Empereur des Français, roi d'Italie, avec Marie-Louise, Archiduchesse d'Autriche, 1810. »

Dans l'illustration des livres pourraient être compris les portraits d'Ivan VI et de Lanskoï, exécutés pour une « Histoire de Russie », et l'allégorie de « la Paix » qui sert de frontispice à la « Situation des Beaux-Arts en France », par Bruun Neergaard.

TÊTES DE LETTRES POUR LES ACTES DU GOUVERNEMENT.

Carte des environs de Paris, gravée par Merlin. — Département de la Seine-Inférieure, gravé par Roger. La tête de lettre a été gravée sur bois par Besnard. — Directoire exécutif, gravé par Roger. Cette planche a été gravée de trois grandeurs. En dépit de Naigeon, je la crois de Prudhon. — Ministère de la Guerre, gravé par Roger. Elle a été gravée de diverses grandeurs. — Ministère de l'Intérieur... Brevets d'Invention, de Perfectionnement et d'Importation établis par les lois des 7 janvier et 25 mai 1794, gravé par Roger. Une copie en contre-partie avec un changement dans la tête de la République transformée en Hygie a été faite. Elle porte : *M. de la Serrerie delin. et sculp. amat.*, avec pour titre : *Hygia, déesse de la Santé, couronnant le génie de la*

Médecine, gravure dédiée à M. Blin, doct. méd. — Ministère de la Police Générale, gravé par Roger. Elle a été éxécutée en trois grandeurs différentes. Cette tête de lettre a été aussi gravée en bois, et une lithographie agrandie a paru chez Prudhomme et Cie. — Préfecture de la Seine, gravé par Roger. Il y a eu de cette tête de lettre une reproduction de Merlin par un procédé. — République française. Colonies, Louisiane, gravé par Roger. Une réduction existe sans le vaisseau. Il y a aussi un bois gravé.

ADRESSES. — CARTE D'ENTRÉE. — IMAGES POUR BOITES A DRAGÉES.

Adresse de Merlin, sans nom d'auteur ni de graveur. — Adresse de la veuve Merlin, gravée par Roger. — Première pensée de l'adresse de la veuve Merlin, lithographiée par Bellanger en fac-similé d'un dessin de Prudhon. — Carte d'entrée d'un concert ou d'un bal, lithographiée par Bellanger. — Vénus et l'Amour, *P. P. inv., B. Roger sculp.* — Léda, gravée par Roger. Ces deux compositions mythologiques ont été dessinées par Prudhon pour recouvrir les boîtes de dragées du confiseur Berthelemot.

SUJETS DIVERS.

Date obolum picturæ, reproduit par un procédé en tête du Catalogue de « l'Exposition des Œuvres de Prudhon, au profit de sa fille ». (École des Beaux-Arts.)

ÉTUDES. — TÊTES D'EXPRESSION. — ACADÉMIES.

L'Attention, par Bourgeois. — La Lecture, par Bourgeois. — Le Dessinateur, par Noel. — Le Modèle, par Noel. — L'Ignorance, sans nom de graveur. — Étude, par Roger. — Même sujet avec le titre l'Amour, lithographié par Bellanger. — Tête de jeune homme, par Prudhon fils. — Tête de femme, par Cazenave. — L'Innocence, par Prudhon fils. — Tête d'étude, par Fauchet. — L'Enfance, par Roger. — Étude, par Prudhon fils. — Minerve, par Prudhon fils. — Tête d'homme à barbe, vue de face et coiffée d'un bonnet phrygien. *Dessiné par Roger d'après le tableau de M. Prudhon, à Paris, chez Jean.* — Cérès. *A Paris, chez Girard, graveur.* Elle a été également lithographiée en petit par Legrand, pour « l'Album des Jeunes Artistes ». — Age mur, par Roger. — La Coquette Espagnole, par Prudhon fils. — Le Désir, par Noël. — Le Désir, tête différente de la précédente, par Noël. — Tête de femme, sans nom de graveur. Le deuxième état porte : *Étude* d'après Prudhon. — Tête de femme, sans nom de graveur. Elle porte le nº 25. — Étude d'après Prudhon, sans nom de graveur. — Virginie, sans nom de lithographe. — Tête de femme (profil de la mère d'une « Famille malheureuse », estampe en fac-similé de crayon non terminée, sans nom de graveur. — Têtes (tirées de la « Famille malheureuse »). *Jozan del.* Imp. lithog. de Prieur. — La Pudeur, lithographie, par Bellanger. — Académie de femme nue, gravé par L. Debucourt. —Académie de femme, gravé par Carot. — Marguerite, lithographié par Aubry-Lecomte. — Académie de Marguerite, sans nom de graveur. — La Candeur, lithographie

de Prudhomme. — L'Amour, trois petites études de l'Amour cherché dans une pose au repos, gravé par Jules de Goncourt à l'eau-forte.

PART DE PRUDHON DANS L'ŒUVRE DE Mlle MAYER.

L'Esquisse du « Rêve », lithographié par Leroux et gravé par L. Flameng dans la *Gazette des Beaux-Arts*, sous le titre : Le Réveil. — L'esquisse du « Tombeau de Vénus », gravée dans la *Gazette des Beaux-Arts*, sous le titre : Le Sommeil.

Et encore des esquisses et quantité de dessins pour toutes les compositions de la maîtresse adorée.

FIN.



ADDITIONS ET ERRATA

WATTEAU

Voici la note du peintre Pierre sur les numéros à acheter par le Roi de la collection Blondel d'Azincourt : « N° 34, les Champs-Élysées, par Watteau, ont une grande réputation; mais le tableau est bien noir.

Et voici encore les appréciations de Cochin et de Pierre sur les Watteau de la collection du marquis de Menars :

« N° 143. Ces deux tableaux de Watteau (Finette et l'Indifférent) sont fort petits et ne contiennent qu'une figure chacun ; mais ils sont bien, et vraisemblablement ne seront pas chers. Ce maître estimé est coloriste et ses ouvrages deviennent assez rares; au reste, on peut aussi attendre qu'il s'en rencontre de plus importants » (Cochin).

« Ont été trop récurés, un peu vus de près et c'est dommage » (Pierre).

PLAINTE AU SUJET DU DÉTOURNEMENT DE DEUX TABLEAUX DONT UN DE WATTEAU

« L'an 1780, le dimanche 9 janvier, 4 heures du soir, en notre hôtel et par devant nous, J.-F. Michel, est comparu sieur Isaac Calmer, bourgeois de Paris, y demeurant rue Grenier-Saint-Lazare. Lequel nous a rendu plainte contre le sieur Jourdain Hertz, bourgeois, se disant négociant, et dit que dans le courant du mois de novembre 1778, il a confié audit sieur Hertz deux tableaux peints sur bois pour par ce dernier les vendre moyennant 2,400 livres. Le premier desquels tableaux est de Berghem.....

« L'autre tableau, de Watteau, de hauteur d'un pied cinq pouces, sur un pied deux pouces de large, aussi y compris son cadre, représentant deux femmes, l'une desquelles coiffée en bonnet et habillée en robe à paniers, tient avec une de ses mains un éventail et avec l'autre une coiffe noire, et regarde un paysan jouer de la flûte; et un autre dont on ne voit point la figure : il y a encore un autre

paysan qui paroît appuyé sur un piédestal et qui regarde son camarade jouer de la flûte. Que depuis ce temps le plaignant n'a pu se procurer la remise desdits tableaux, ni ladite somme de 2,400 livres, etc. »

Cette plainte a été publiée par les *Archives de l'Art*, année 1879.

CHARDIN

M. Henry de Chennevières me communique une curieuse mention de travaux *ouvriers*, exécutés par Chardin en 1729 (il avait déjà trente ans), à l'occasion de la naissance de Mgr le Dauphin.

« 250f,10s au sieur Chardin, peintre pour six journées à 8f et vingt-deux journées et demie à 9f chacune. » (*Archives nationales.* o1 2858. Menus Plaisirs de 1729).

L'original ou une répétition du tableau représentant un jenne dessinateur taillant son crayon, exposé en 1738, et dont Faber a gravé une estampe à Londres, figure dans une des chambres du palais du Roi à Berlin.

L'*Essai sur la vie de Chardin*, par Cochin, publié à Rouen, par M. Charles de Beaurepaire, est suivi d'une lettre de Cochin à M. Haillet de Couronne, contenant ce passage sur le fils de Chardin :

En parlant du premier mariage de M. Chardin, vous parlés du fils qui en provint. Je pense qu'il faudroit renvoyer le fait de sa mort beaucoup plus loin, car en le mettant icy, cela pourroit induire à croire qu'il mourut tout jeune. Au contraire, c'est dans les dernières années de M. Chardin que son fils est mort, et ce fils étoit bien homme fort et très en état de se faire un nom, s'il avoit seu tirer parti des talens, où l'on voyoit quelque lueur de ceux de son père. Mais sa tête mal organisée n'a jamais permis qu'il fût propre à rien. Il a été plusieurs années à Paris, sans pouvoir jamais rien produire qu'on put montrer. Il en a été de même à Venise, et tout le reste de sa vie auroit été la même chose. Aussi ne sais-je où vous avés pris l'éloge que vous en faites. Esprit, talens, raison, etc. Esprit, *oui, il avoit quelque esprit, mais il ne lui étoit pas de grand usage:* talens, *oui, mais non encore débrouillés et il n'avoit pas la capacité de les tirer du chaos;* raison, *je demeure d'accord qu'il étoit raisonneur, mais fort peu raisonnable. Aussi n'aurois-je voulu qu'il eût été question de lui que vers la fin*

du discours, et seulement à cause du chagrin que son père ressentit de sa mort, d'autant plus qu'elle avoit l'air d'un suicide (ce dont cependant il ne faut pas parler clairement), en joignant à cela quelques mots sur ses talens qui consistoient en une couleur assés harmonieuse, et de l'intelligence pour les effets, à quoy on auroit pu ajouter qu'il est resté peu de tableaux de lui, parce que ne pouvant jamais se satisfaire, il n'en a achevé presque aucun. C'est, ce me semble, tout ce qu'on pouvoit en dire de mieux; car, dans le vrai, c'étoit un sujet bien médiocre, quoique son père, par la vertu de la paternité, s'efforçast de lui voir plus de mérite qu'il n'en avoit.

La rareté des lettres autographes de Chardin me fait donner les deux lettres publiées dans la brochure de M. Beaurepaire, et dans lesquelles Chardin sollicite son admission à l'académie de Rouen.

Messieurs,

Le plus beau droit des talens est de prétendre à l'association des personnes respectables qui les chérissent. Vous êtes depuis longtemps en possession de ce titre; je désire il y a longtemps de partager le sort de mes confrères qui ont le bonheur de vous appartenir. Permettez, Messieurs, que je saisisse la circonstance favorable à mes vœux. Votre illustre compagnie jugeroit-elle à propos de les seconder? J'ay l'honneur d'être avec respect, Messieurs,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

CHARDIN.

Messieurs,

Être admis au rang de vos associés, y occuper la place d'un de nos artistes célèbres, obtenir ce bonheur par une grâce particulière, sont de ces bienfaits uniques dont on ne peut dignement s'acquitter que par les sentiments de la plus vive reconnoissance. Telle est, Messieurs, celle dont mon cœur est penétré. Daignez en recevoir icy les témoignages sincères, et me permettre d'y joindre les assurances du respect avec lesquels j'ay l'honneur d'être, Messieurs, votre très humble et très obéissant serviteur,

CHARDIN.

Ces deux lettres font partie des Archives de l'académie de Rouen.

De 1757 à 1780, où il est remplacé après son décès par le peintre Duplessis, Chardin occupe le douzième logement aux galeries du Louvre. Voici le brevet : « Brevet de logement aux galeries du Louvre pour Jean-Baptiste Chardin, peintre de l'Académie, en place du sieur Marteau (27 mai 1757). »

BOUCHER

Je donne d'après M. de Baudicour le catalogue complet des eaux-fortes de Boucher gravées d'"après ses compositions et dont je n'avais fait qu'indiquer quelques-unes :

1. *La Vierge allaitant l'Enfant Jésus.* Sans nom d'artiste.

2. *La Tourterelle mise en cage.* Signé : *Boucher.* — 3. *Le Sommeil.* Signé : *Boucher.* — 4. *Les Petits Buveurs de lait.* Signé à rebours : *Boucher.* — 5. *Le petit Savoyard.* Signé à rebours : *Boucher.* Ces planches forment une suite de quatre sujets d'enfants. Il y a quatre états : I, avant toute adresse; II, avec l'adresse d'*Odieuvre;* III, avec l'adresse de *Roguier,* IV, avec l'adresse de *Buldet.*

6. *Le Petit Berger.* Signé : Boucher; dans la marge : *Boucher fecit aqua forti,* et à droite: *A Aveline term.;* au milieu L'INNOCENCE. — 7. Une jeune paysanne assise à terre. Signé : *Boucher.* — 8. Un homme debout déposant un faisceau d'armes. Signé : *Boucher,* 1751. — 9. Deux jeunes filles portant des fleurs. Signé : *Boucher.* — 10. Guerrier oriental assis, vu de dos. Signé : *Boucher.* — 11. Jeune fille portant un panier d'où sortent des épis et des fleurs. Sans nom d'artiste. — 12. Jeune fille assise à terre, une rose à son corset. Signé : *Boucher.* Cette série fait partie de six pièces dans le recueil intitulé : *Nouveau livre de diverses figures inventées et gravées en partie par François Boucher, peintre du Roy, à Paris, chez Huquier...* Il y a deux états de ces planches : I, avant les numéros ; II, avec une série de numéros de 1 à 10, placés dans le haut; celles gravées par Boucher portent 2, 3, 4, 5, 6 et 10.

13. *La Petite reposée.* Signé : *F. Boucher, sc., 1736.* — 14. *La Blanchisseuse.* Signé : *F. Boucher, 1756,* et au milieu de la marge : LA BLANCHISSEUSE.

15. Un paysan mal vêtu et tenant une pipe à la main, à côté d'un autre assis sur un baquet. On lit : *A Paris, chez la ve de L. Chereau.* — 16. Un mendiant appuyé sur un bâton, ayant derrière lui une petite fille. — 17. Une vieille femme coiffée d'un grand chapeau. — 18. Une tête de saint vue de profil. — 19. Une tête de jeune homme portant une fraise en fourrure. La seule pièce de la série qui porte le monogramme de *Boucher.* — 20. Un vieux paysan agenouillé, portant un éventaire chargé de légumes que soutient son fils. — 21. Tête d'un homme coiffé d'un tricorne et portant lunettes. — 22. Un militaire assis à terre, un paysan derrière lui et tenant une perche sur l'épaule. — 23. Tête d'homme portant une queue sous un tricorne. — 24. Une femme assise, un homme derrière elle écoutant le récit d'un colporteur. — 25. Femme assise à terre tenant sur elle un enfant près d'un jeune homme. — 26. Jeune femme couchée au pied d'un arbre, donnant un verre de vin à un jeune homme. Cette série de planches de 15 à 26 forme une suite de petits sujets et de têtes en hauteur, chiffrés dans le haut de 1 à 12. Il existe un premier état avant les numéros.

27. *Académie d'homme en largeur.* Au-dessous du trait carré on lit : *F. Boucher, del. et sculp.,* et de l'autre côté: *Huquier, ex.* — 28. *Académie d'homme en hauteur.* On lit

dans la marge : *F. Boucher, del. et sc.*, et à droite : *Huquier, ex.* — 29. *Le Dessinateur.* Jeune homme vu à mi-corps, tenant un porte-crayon. Signé : *F. Boucher.*

Recueil de diverses figures chinoises du cabinet de François Boucher, Peintre du Roy, dessinées et gravées par lui-même. Avec privilège du Roy. Paris, chez Huquier. Ce titre est gravé dans un titre (30) où l'on voit une jeune Chinoise jouant de la flûte entre deux chats. — 31. *Magicien chinois.* Signé : *F. Boucher del.*, et à droite : *Perronneau, sculp.*[1]. — 32. *Musicien chinois.* Signé : *F. Boucher, del. et sculp.*, et à droite : *Huquier, exc.* — 33. *Demoiselle chinoise.* — 34. *Païsane chinoise.* — 35. *Médecin chinois.* — 36. *Botaniste chinois.* — 37. *Musicien chinois.* Signé : *Inv. F. Boucher.* — 38. *Dame chinoise.* — 39. *Bastelleuse chinoise.* — 40 et 41. *Soldat chinois.*

42. *Andromède.* On lit sous le trait carré à gauche : *Inventé et gravé à l'eau forte par F. Boucher,* et à droite : *Terminé par F. Aveline.* Il existerait quatre états de cette planche : I, état d'eau-forte pure par Boucher seul; II, avant toute lettre dans la marge; III, avec l'adresse d'Huquier; IV, avec l'adresse de Basan et Poignant.

43. *Vénus et Cupidon.* Signé : *Boucher, inv. et fecit.* Pièce indiquée par M. de Baudicour d'après le catalogue de Vèze.

44. *Les Grâces au tombeau de Watteau.* On lit dans la marge sous le trait carré : *Boucher invenit. et sculp.*, et au milieu : *A Paris, chez Huquier.* Il y a trois états de cette planche : I, avant toute lettre, ainsi qu'elle a paru à la vente de Vèze; II, avec les vers sur le tombeau :

Les Grâces, qui dans les ouvrages
De l'incomparable Watteau,
. . . .

III, avec les vers et les inscriptions de la marge.

Dans la vente la plus riche de mobilier français du XVIII[e] siècle, après celle du duc d'Aumont, dans la vente de la duchesse de Mazarin (10 décembre 1781), nous trouvons sous le numéro 280 :

« Un clavecin par Rucker. — Le dedans du couvercle représentant le *Triomphe de Vénus sur les eaux* est composé de dix-sept figures de Néréides, Tritons et Amours peints par François Boucher dans son meilleur temps; les dessus offrent des groupes d'enfants et figures analogues aux Arts; les cartouches présentent des ornements peints par Lucas sur fond d'or. Il est posé sur un pied de console de bois sculpté doré. Il vient de la vente de M[me] de Pompadour. » Il se vendait 1,910 livres.

Le 22 décembre 1770, il est fait : « Don de logement à la femme Boucher,

1. C'est la seule planche gravée par Perronneau; toutes les autres sont de Boucher.

veuve du premier Peintre du Roi, à la place de la veuve Deshayes. décédée dans le vieux Louvre. »

Nous donnons, d'après les *Archives de l'Art* de l'année 1873, une lettre de la fille de Boucher, de la veuve de Baudouin, adressée au Directeur des Bâtiments :

Monsieur,

Fille de M. Boucher et veuve de M. Baudouin que vous avez l'un et l'autre honorés de votre estime et de vos bontés, j'ose, à ces titres, vous demander une grâce d'autant plus précieuse pour moy que l'avantage en sera pour mon frère.

Vous avez daigné, Monsieur, après la mort de mon mari, me conserver le très petit terrein qui luy servoit d'attelier, au premier étage de la colonade du Louvre; j'en ai formé à mes frais un petit logement de trois pièces dont l'arrangement a été prescrit et exécutté par les officiers et entrepreneurs qui sont sous vos ordres; aujourd'huy que des arrangements entre ma mère, mon frère et moy me conduisent à céder gratuitement à mon frère la jouissance de mon logement, il luy formera un secours d'autant plus nécessaire que ses infirmités ne luy permettent point de travail utile; je ne me permettrois pas, Monsieur, de vous demander cette grâce, si mon frère ne tenoit pas aussi essentiellement aux arts que vous protégés et si la médiocrité de nos ressources communes ne nous la rendoient infiniment nécessaire.

Je suis avec un profond respect, Monsieur,

Vve BAUDOUIN.

Paris, 13 février 1773.
Réponse, 2 mars 1773.

L'*Étude d'enfant,* donnée dans le fascicule Boucher, page 145, ne fait pas partie de ma collection, ainsi que cela a été imprimé au bas de l'estampe, mais est tirée de l'*Albertina*.

LA TOUR

Dans un rapport de police daté du 24 janvier 1750, je trouve un portrait physique de Mlle Fel, la maîtresse de La Tour, un portrait qui diffère un peu du charmant pastel légué par le peintre au musée de Saint-Quentin.

« Elle est petite, brune, âgée de 33 à 34 ans. La peau noire, généralement

laide, elle n'en veut rien croire cependant; elle a la voix belle. (*Archives de la Bastille,* t. XII, Durand. 1881). »

Voici une plainte de La Tour au commissaire de police Chenon (Liasse 633), tirée des *Archives nationales* et publiée dans le *Bulletin de l'art français* de 1876.

« L'an 1763, le samedi 27 août, en l'hôtel et par devant nous, Pierre Chénon, etc., est comparu sieur Maurice Quentin de La Tour, pensionnaire du Roi, conseiller de l'Académie royale de peinture, demeurant aux galeries du Louvre, à Paris, lequel nous a dit que, jeudi dernier, fête de saint Louis, sur les dix heures du matin, en traversant les appartements de Versailles, il lui a été volé dans la poche droite de sa veste une tabatière de chasse en or ayant des trophées dont celui de dessus sont des attributs de la chasse, le dessous des attributs de l'amour, les deux côtés des attributs de la musique et les deux bouts des rosettes de fleurs. Lesdits attributs en or de couleur. De laquelle déclaration nous lui avons donné acte.

« *Signé :* DELATOUR, CHÉNON. »

J'ai reçu dernièrement de M. Thubert, avoué près la cour d'appel à Poitiers et petit-fils du fameux Larive, l'élève aimé de Clairon, une photographie de la célèbre artiste dramatique d'après un pastel inconnu de La Tour.

Dans ce portrait, la Clairon, représentée en bergère décolletée, le bouquet à l'épaule et coiffée d'un petit chapeau de paille fleuri d'une rose, n'a rien de tragique, n'a rien de la *Médée* de Vanloo, et sous son accoutrement champêtre vous apparaît bien plutôt comme une actrice de la Comédie-Italienne.

LES SAINT-AUBIN

M. Maurice Tourneux, dans sa mission de l'année dernière à Saint-Pétersbourg, est tombé au musée de l'Ermitage sur l'un des plus importants dessins de Gabriel de Saint-Aubin, dessin qui n'est ni catalogué ni encadré, et se trouve perdu dans un carton rempli de gouaches de Houel pour son voyage en Sicile.

Ce dessin, une très grande aquarelle en longueur et de l'exécution rapide et hardie du *Couronnement de Voltaire* qui est au Louvre, représente une loge

découverte de la salle de l'Opéra, dans laquelle le roi Louis XV est très reconnaissable. On lit au bas, de la main du petit maître : *Armide dans l'ancienne salle de l'Opéra. Peint par Gabriel de Saint-Aubin, 1747.*

Dans la curieuse suite de croquis de Gabriel de Saint-Aubin possédée par M. Beurdeley, décrivons quelques-uns des dessins les plus intéressants :

Statue d'homme d'un jardin public au pied de laquelle est assise une femme en petit bonnet coquet, les mains croisées dans le creux de sa jupe, l'œil quêteur à la cantonade. Dessin à la pierre d'Italie relevée de plume, avec l'étude de la statue poussée au fini. On lit en bas : *20 may 1774, 8 heures du soir.*

Femme près de laquelle joue une petite fille, causant, les bras croisés, sur le pas d'une porte, contre laquelle est accoté un jeune homme en tricorne, l'épée au côté. Croquis à la pierre d'Italie.

Petite composition représentant un génie traîné dans un char par des amours ; au fond la statue équestre de Louis XV. Croqueton à la plume, lavé d'aquarelle, de la grandeur d'une vignette en hauteur. On lit au-dessous : *G. de Saint-Aubin, 400 oizeaux lachés en liberté. 5 février 1779.*

Scène de théâtre ou l'on voit, au milieu de la scène, une femme s'entretenant avec un homme, tous deux portant des costumes à l'espagnole ; à gauche, un gueux assis par terre, son épée en travers des jambes. Croquis à la pierre d'Italie.

Deux femmes assises au premier plan à terre ; derrière les femmes, deux hommes dessinant, l'un, un carton posé sur les genoux, l'autre sur un panier, et chacun est abrité par l'ombrelle de sa femme ou de sa maîtresse, attachée à la poignée de son épée, la pointe fichée en terre devant lui. Dessin à la pierre d'Italie au bas duquel se lit, à la plume : *G. de Saint-Aubin, del.*

L'histoire de la fortune du dessin original de LA PROMENADE DES REMPARTS DE PARIS d'Augustin de Saint-Aubin est curieuse. Il n'y a pas plus de quatre ou cinq ans, dans une vente à Amsterdam, un lot de mauvaises gravures, parmi lesquelles se trouvait ce dessin, se vendait, sous le nez de marchands parisiens, un prix ridicule, une trentaine de francs, je crois. Le marchand hollandais qui avait acheté le lot l'expédiait à M. Lacroix. Là, au moment de l'arrivée du paquet, se trouvait M. le comte de la Béraudière, qui demandait à acheter le dessin et le payait 5,000 francs. A la vente qui vient de se faire tout dernièrement, le dessin a été adjugé à M. Josse pour 12,200 francs.

Un charmant portrait d'Augustin de Saint-Aubin, daté de 1775, est un portrait de M[me] Helman. Est-ce la femme du graveur ? Coiffée en plumes et décolletée, la charmante femme est représentée assise devant une table, une plume à la main.

Le dessin à la mine de plomb, très fait et très étudié, est rehaussé de sanguine dans les plumes et de rayures à l'aquarelle sur les manches de la robe. Ce dessin, dont le nom du modèle est écrit de la main d'Augustin, appartient à M. Groult.

Un portrait d'Augustin de Saint-Aubin méritant une place à côté de celui qu'il a fait à vingt-huit ans et qui est en ma possession, est un autre portrait dessiné par l'artiste dans sa vieillesse. Le vieux Saint-Aubin, les cheveux poudrés, avec la petite queue, en habit à grand collet retombant, en gilet blanc à larges revers, dessine debout à main levée, sur une feuille de papier que tient en l'air une de ses mains. Derrière l'artiste, qui s'est représenté de profil tourné à gauche, sont accrochées au mur toutes les estampes qui ont donné la célébrité à son burin : la Vénus Anadyomène, Jupiter et Léda, Vertumne et Pomone, les portraits de Diderot et de Necker, et sur une petite table, à côté d'une chaise sur laquelle pose un carton entr'ouvert, sont jetés deux volumes cartonnés qui portent: « *Pierres gravées du Cabinet d'Orléans,* et dessous lesquels sont à moitié déroulées les grandes estampes des Batailles de la Chine. La tête très finement modelée, et la tête d'un beau et aimable vieillard, a les maigreurs et la sculpture délicate d'une mauvaise santé.

Le dessin (H. 22 c., L. 16 c.) à la mine de plomb, et estompé, et légèrement rehaussé de sanguine dans les chairs, et lavé d'eaux colorées presque imperceptibles dans les étoffes, les livres, le carton, porte en bas dans l'encadrement : *Dédié par l'Amour et l'Amitié à la plus Tendre et la plus Vertueuse des Femmes.* Collection de M. Groult, qui a acquis ce dessin de la famille.

COCHIN

Un recueil qui est resté inconnu à M. Brunet et à M. Cohen est celui-ci :

VIGNETTES POUR L'HISTOIRE DU LANGUEDOC (DE DOM VAISSETTE).

Paris, V[e] Fr. Chereau, s. d., in-4° oblong.

Recueil rare, qui est un tirage à part de toutes les vignettes dont est ornée la grande *Histoire du Languedoc* écrite par les bénédictins.

Il se compose de 53 planches, avec titre gravé, dessinées par Cazes et gravées par C.-H. Cochin.

N° 2845 du Catalogue des livres de feu M. le comte d'U.... Paris, Schlesinger, 30 novembre 1868, in-8°.

Il existerait aux Archives nationales une correspondance encore inédite entre M. de Marigny et Cochin.

MOREAU

Je retrouve dans l'immense et curieux catalogue de Moreau, publié tout dernièrement par M. Emmanuel Bocher, chez Morgand et Fatout :

Les quatre Heures du jour, dessinées par Moreau d'après les dessins de Vernet qui sont à Versailles et retouchées par l'auteur. Elles sont de même grandeur que les estampes qui ont été gravées d'après. — Adjugées au prix de 265 livres. (Vente du 26 février 1773.)

DEBUCOURT

Indépendamment de la gravure en couleur faite par le peintre et le dessinateur de la composition intitulée *les Deux Baisers,* il en existe une petite reproduction très rare, en manière de lavis, de lavis d'une mauvaise aquarelle. En bas, à gauche, est imprimé en caractères presque imperceptibles : *Peint et gravé par De Bucourt, peintre du Roi, 1786.*

PRUDHON

Je retrouve dans les *Archives de l'Art* (année 1873) une lettre de Prudhon à M. de Forbin, relative au tableau de l'ASSOMPTION DE LA VIERGE qui figurait, sous le n° 922, à l'exposition de 1819 :

Vous savés, Monsieur le Comte, le désir que j'ai que mon tableau de la Vierge ne sorte de mon atelier que lorsque j'aurais fait tout ce dont je suis capable pour l'amener à bien. Il n'est pas encore au point où je puisse en être satisfait. Je ne pourrai guère le mettre au Salon que vers le 15 septembre, où alors il sera, je l'espere, entierement terminé; ne l'attendés donc pas avant ce temps. Je regrette (de) ne pouvoir remplir vos désirs pour l'instant, vous n'ignorés pas combien il m'eut été agréable de vous donner toute satisfaction à cet

égard, mais cela n'est pas possible. Il est fâcheux pour moi que ce tableau ne soit point au Salon au moment où S. M. le visite ; votre amitié pour moi n'eut point laissé échapper cette occasion de faire remarquer mes talens; mais il faut m'en consoler et vous dédommager de mon retard en ajoutant de plus en plus à mon ouvrage.

Veuillés agréer l'assurance de mon vif attachement et tout mon regret de n'être pas en mesure comme vous le souhaittés.

PRUDHON.

Mlle Mayer qui me charge de vous présenter ses saluttations respectueuses, envoye aujourd'hui à trois heures son tableau qu'elle recommande à vos soins obligeants pour le faire placer de suite pour le mettre à l'abri de la poussière comme étant fraîchement achevé. J'y joins deux portraits comme échantillon en attendant la pièce principale.

Ce 23 août 1819.

Dans une vente qui a eu lieu le 1er décembre 1882, le catalogue indiquait cette mention au revers du n° 87, d'une toile représentant *Prise de la Bastille, Mort du gouverneur Delaunay.*

« Esquisse par Prudhon, peinte à l'époque de l'événement. Prudhon avait alors vingt-neuf ans et revenait de Rome où il avait été envoyé comme pensionnaire des États de Bourgogne. Cette esquisse, de la plus belle couleur du maître, et très terminée en quelques parties, avait été donnée, il paraît, par Prudhon à M. Fleuriot, peintre à Caen, d'où elle provient. »



TABLE DES GRAVURES

DU SECOND VOLUME

GRAVELOT

COCHIN

EISEN

MOREAU

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME


A Quantin imprimeur
r. S. Benoit. 7. à Paris

CETTE NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE

DE

L'ART DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

FORME DEUX BEAUX VOLUMES IN-4°

Divisés en

14 FASCICULES

COMPRENANT CHACUN UNE MONOGRAPHIE ISOLÉE

ET UN CATALOGUE DE L'ŒUVRE GRAVÉ DU MAITRE

Tome I		*Tome II*	
I.	Watteau.	VIII	Gravelot.
II.	Chardin.	IX.	Cochin.
III.	Boucher.	X.	Eisen.
IV.	La Tour.	XI.	Moreau.
V.	Greuze.	XII.	Debucourt.
VI.	Les Saint-Aubin.	XIII.	Fragonard.
VII.	id.	XIV.	Prudhon.

Chaque fascicule contient 5 grandes planches hors texte.

PRIX DE CHAQUE FASCICULE : **12** FRANCS

Il a été tiré 100 exemplaires numérotés avec deux états des planches.